

64/5

Mai 1964
N° 5
mensuel



Brabant

Tourisme.



Le 29 mai prochain, la capitale sera le théâtre d'une grande manifestation historique et folklorique qui commémore le 500^e anniversaire de la convocation par Philippe le Bon, des Etats généraux des anciens Pays-Bas. La joute dite « de la dame inconnue » qui se déroula au printemps de l'an 1464 sera reconstituée dans le cadre unique de la Grand'Place, à 20 h 30.
Pour donner, à nos lecteurs, une idée approximative de l'événement fastueux qui attend les spectateurs, voici un dessin (par Bollery, au Louvre, Paris) reproduisant le tournoi de Sarricourt (France) qui eut lieu vers la même époque, le 14 septembre 1493.

Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.

4, RUE SAINT-JEAN
BRUXELLES 1

TEL. 13 07 50

PRIX DU NUMERO : 10 F

COTISATION : 80 F

ETRANGER : 100 F

C.C.P. 3857.76

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

SOMMAIRE

- Les origines du lion de Waterloo,
par Paul Van Vracem ... p. 1
- Londerzeel, par Em. Poumon p. 5
- Overysel, où l'histoire se perpétue en
beauté, par Joseph Delmelle, p. 10
- Paul Yernaux de Loupoigne,
par Robert Goffaux ... p. 15
- Visite à Nivelles,
(par Jean Piérard ... p. 22
- Promenade à Waterloo»,
par V. O. ... p. 27
- Légendes brabançonnnes : Uccle : « Au
Vieux Spijrtigen Duivel »,
par C. Dehair ... p. 31
- Traditions populaires : Le Mai p. 33
- Soirées du Tourisme,
par Y. B. ... p. 34
- Sainte Gertrude, patronne d'Etterbeek
par C. Derie du Bruncquez p. 38

Revue affiliée à l'Association des Journaux Périodiques Belges et Etrangers. Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

NOTRE COUVERTURE :

L'Art Floral en Brabant : Orchidées.

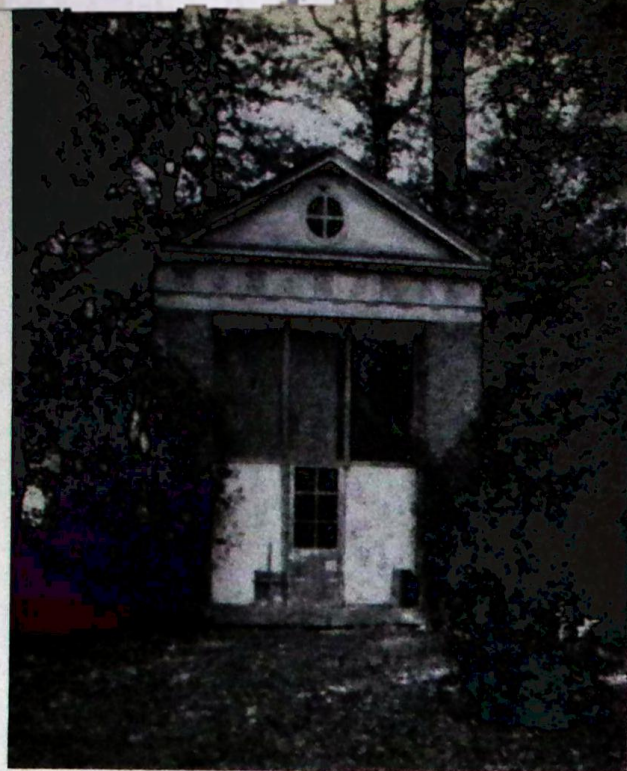
Les ORIGINES du LION de WATERLOO



« ... On monte jusqu'au piédestal par une pente en spirale presque insensible, mais pour élever les pierres nécessaires et les diverses pièces de cette masse énorme, on a pratiqué une montée directe qui existe encore... » — Journal de Bruxelles, 5 novembre 1826.

C'EST le 28 octobre 1826 que le Lion de Waterloo fut hissé au sommet de la butte qui venait d'être achevée (1). C'est par un simple entrefilet que le public fut averti de l'achèvement du monument. La Presse de l'époque semble avoir fait autour de l'événement une véritable conspiration du silence et il ne semble y avoir eu aucune inauguration officielle ou officieuse quelconque.

(1) Une lithographie faite par JOBARD d'après un dessin de BERTRAND et conservée au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Royale à Bruxelles nous montre de quelle manière cette opération assez compliquée fut réalisée. En effet, le Lion d'une hauteur de 4 m 50 pesait 28 tonnes.



Le pavillon de chasse du château de Spoelberg.
Photo : de Sutter.

l'énergie à deux autres moulins proches de l'autoroute. L'Amelgemolen aurait appartenu au peintre Bernard van Orley aux environs de 1530.

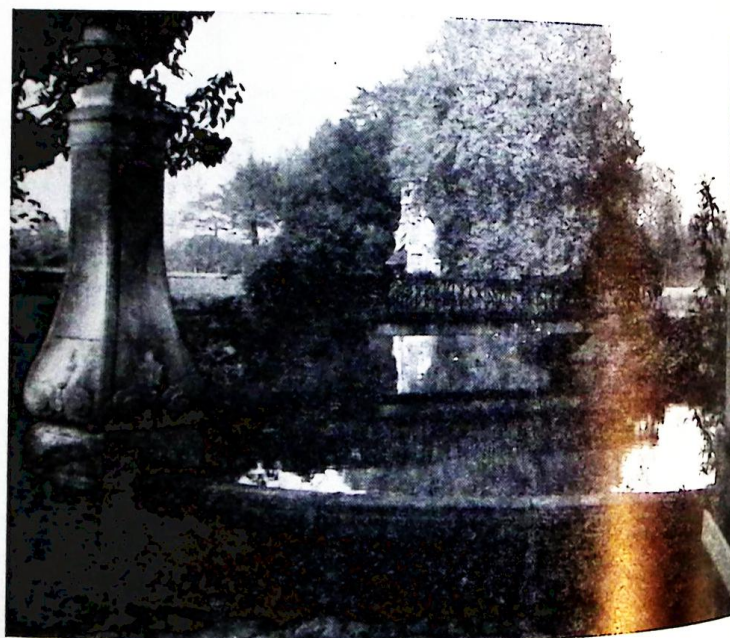
L'un de nos constituants de 1830, le baron van der Linden d'Hoogvorst nous accueille dans son village de Meise dont le caractère archaïque est peu altéré. On y trouve, tout comme à Wol-

La chapelle du domaine.
Photo : de Sutter.



vertem d'ailleurs, un presbytère de naissance (XVII^e siècle) dont les murs sont ornés de toiles peintes. L'église de style ogival, se compose d'un chœur à chevet tripartite, de deux travées à chevet tripartite, de deux croisillons saillants et d'une nef (1628) bordée de deux autres nefs (la méridionale datant de 1642, l'autre de 1631) formant extérieurement des pignons triangulaires. Dans la tour, posée en façade, chante un carillon de 47 cloches. Des fresques du XVI^e siècle, mal restaurées, ont perdu tout caractère.

L'autoroute continue et passe à proximité du hameau Hasselt où une chapelle et ses alentours forment un coin ravissant. Louis Wilmet y planta souvent son cheval. Construite en briques, rayée de pierres blanches (1664), elle est placée sous la protection de saint Eloi, patron



Un coin du parc.
Photo : de Sutter.

des orfèvres mais aussi des fermiers. Le jour de sa fête on le rencontre encore dans les rues du hameau juché sur une haridelle.

Wolvertem n'est pas loin. L'église Saint-Laurent réunit une tour romane placée à l'occident et un vaisseau cruciforme du XVI^e siècle, amplifié en 1834 de bas-côtés en briques. A la sortie du village le hameau de Rode-Saint-Brice se groupe autour de son églisette aux toitures compliquées. Elle porte en façade les armoiries des princes de Berghes. Bâtie au XIII^e siècle, transformée en 1655 et fortement restaurée en 1907, elle abrite, entre autres, de bonnes boiseries, d'anciennes dinanderies, un vitrail d'époque gothique et quelques orfèvreries anciennes.

Le long de la route qui se greffe sur l'autoroute et qui mène en droite ligne à Londerzeel on remarquera l'ancien hameau d'Impde où se trouvent une demeure aristocratique et une accueillante chapelle dite de Notre-Dame-au-Bois.

UN PEU D'HISTOIRE.

Londerzeel est un bourg de huit mille habitants s'adonnant surtout à l'agriculture. Sa toponymie est encore un problème à résoudre. Les vieux grimoires citent les formes Lundersella en 1139, Lundercella en 1169, Londerscheele en 1535, Londerselle en 1686. C'était en tous cas un fief relevant directement des sires de Grimbergen, les plus puissants seigneurs féodaux brabançons, les plus indépendants et les plus superbes aussi. « Seigneurs par la grâce de Dieu » ils prétendirent même, au XII^e siècle, ne rendre hommage à personne hormis l'empereur d'Allemagne et encore uniquement pour la route qui les reliait à Bruxelles ! Les armoiries dont faisaient usage ces Berthout se retrouvent sur le scel échevinal de Londerzeel. L'arrêt royal du 16 avril 1927 permet à la commune d'en user « d'or à la fasce d'azur à deux bâtons d'or de gueules posés en sautoir brochant sur le tout ». A Londerzeel un fermail d'or dont on connaît mal l'origine broche de plus sur le tout.

Les échevins de Londerzeel suivaient la coutume d'Uccle. Quant à la dime elle se répartissait en 3/7 au profit de l'abbaye d'Afligem sauf un quart allant au curé et en 4/7 dans lesquels l'abbaye prélevait encore la moitié. Le moutier bénédictin avait reçu l'autel de Londerzeel en 1139. Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle le sire de Grimbergen disposa de la haute justice et de tous les droits seigneuriaux. Le droit de sonner le tocsin pour la guerre était cependant réservé au suzerain. En 1764 la princesse de Berghes vendit cependant Londerzeel à Gaspard Boot, sire de Sompeke. Son fils, Charles Boot, créé comte de Veltem en 1783, émigra et mourut, sans hoirs à Vienne en 1828. Ses biens passèrent par héritage aux d'Olmen-Saint-Remy puis aux vicomtes de Spoelbergh qui possèdent encore le château des « Drie Toren » ou d'Asschreyhane.

Asschreyhane formait un fief qui, au XII^e siècle, appartenait à une famille portant les armoiries des d'Ursel. Il devint, au XVIII^e siècle, la propriété des Waha, ancienne noblesse du pays de Liège, qui le cédèrent le 20 décembre 1753 à Gaspard de Sompeke dont nous avons parlé. Le château des « Drie Toren » ou d'Ur-



La tour du Burcht, seul vestige du vieux château.
Photo : Acta.

sène est actuellement une haute construction de plan carré bordée d'eaux dormantes. La ferme et les écuries semblent plus anciennes. Le tout est planté dans un parc très agréable, aux essences variées, serti de calmes étangs. Il se trouvait autrefois plusieurs moulins à eau et à vent

Le clocher de l'église St-Christophe vue de la cour du Burcht. A droite, la Maison communale.
Photo : Acta.



OVERIJSE

où l'histoire se
perpétue en beauté

LA nouvelle autoroute évite l'aimable village d'Overyse qui, ainsi, a retrouvé — en partie — son calme et sa paix. Certes, nombre d'automobilistes parmi ceux qui roulent en direction de Bruxelles surtout, empruntent encore la vieille Nationale 4 jadis très fréquentée.

Des milliers et des milliers d'usagers de la route, ainsi, sont passés, maintes et maintes fois, à Overyse. Et, quand ils pensent à cette petite agglomération, ils voient ses virages en épingle à cheveux et se souviennent de la pente sèche menant du creux de la vallée à l'altitude 95.

Pour nombre de personnes, ainsi, les caprices de la route sont l'un des éléments majeurs de la célébrité d'Overyse. Toutefois, ces personnes n'ignorent pas — comment serait-il d'ailleurs possible de l'ignorer ? — que le village est un centre important de la viticulture sous serres. Gageons cependant que beaucoup d'entre elles ne savent pas qu'Overyse accumule, sur une aire fort peu étendue, un ensemble d'édifices remarquables. Peu de villages brabançons rassemblent, sur un espace aussi étroit, tant de souvenirs et de beautés.

Il y a, au cœur de la localité, au centre de la placette tenant dans le bras courbe de la Nationale 4, une statue. Il convient de s'arrêter devant elle.

Cette statue est celle de Juste-Lipse. Son inauguration a eu lieu le 28 juin 1853. Le buste en bronze

*La statue de Juste-Lipse
la grande célébrité d'Overyse
et, à droite, la maison de l'humaniste.*

qui surmonte le piédestal est l'œuvre de Marchant. Les deux bas-reliefs qui ornaient le monument ont disparu et l'on ne sait ce qu'ils sont devenus. Le premier représentait Juste-Lipse donnant une leçon en présence des archiducs Albert et Isabelle. L'autre montrait l'humaniste dans son cabinet de travail.

Juste-Lipse est la grande célébrité d'Overyse qui, il convient de le faire remarquer, a donné le jour ou l'hospitalité à quantité de personnages dignes d'intérêt. Nous pensons, notamment, au mystique Arnoldus ab Isca qui vécut au XVI^e siècle, au novelliste et dramaturge Victor De Veen né dans la localité en 1831, au poète Adrien van de Putte dont les *Sarments de ma Vigne* (publiés à la veille de la dernière guerre) ont de jolis mouvements en guirlande, et à d'autres auteurs. Sait-on, par ailleurs, qu'Emile Francqui est décédé dans ce village et a été enterré dans son cimetière paysan ?

Mais faisons retour à Juste-Lipse, non pour rappeler sa carrière et ses mérites. « **De tout notre humanisme érudit, a fait remarquer Alphonse Roersch, Juste-Lipse est demeuré la figure la plus caractéristique, la plus représentative et la plus haute** ».

Juste-Lipse est venu au monde à Overyse où, comme nous l'avons dit, il a son buste. Sa maison natale existe toujours. De la grande courbe de la

route, à l'extrémité de la place, se dresse son haut pignon à gradins. Cette maison, la demeure, classée par la Commission royale des Monuments et des Sites, se situe en retrait, dans un jardin planté d'arbres et égayé de parterres de fleurs. Elle est toujours habitée et ne se visite pas.

Cette maison de très grande allure, où l'humaniste naquit en 1547, avait été acquise par le grand-père de Juste-Lipse en 1535. Elle avait été construite peu d'années auparavant. Devenu professeur à l'université de Louvain, Juste-Lipse y revint souvent. C'est là que, lors de ses retours au village natal, il résidait de préférence. Le philologue, qui n'était pas dépourvu d'un certain sens des affaires, possédait, sur le territoire d'Overyse, une ferme, aujourd'hui disparue, avec huit bonniers de terres, achetée en 1565. Cette ferme se situait au hameau de Tombeek, à peu de distance de la ferme des Templiers, située sur le territoire voisin de Wavre, où trouva refuge pendant un certain temps, après avoir refusé d'adhérer — en 1802 — au Concordat, le prêtre « insoumis » Cornille Stevens, qui trouva un émule en la personne de l'abbé Taymans, originaire d'Overyse, dont l'opposition fut sanctionnée par la déportation à l'île de Ré.

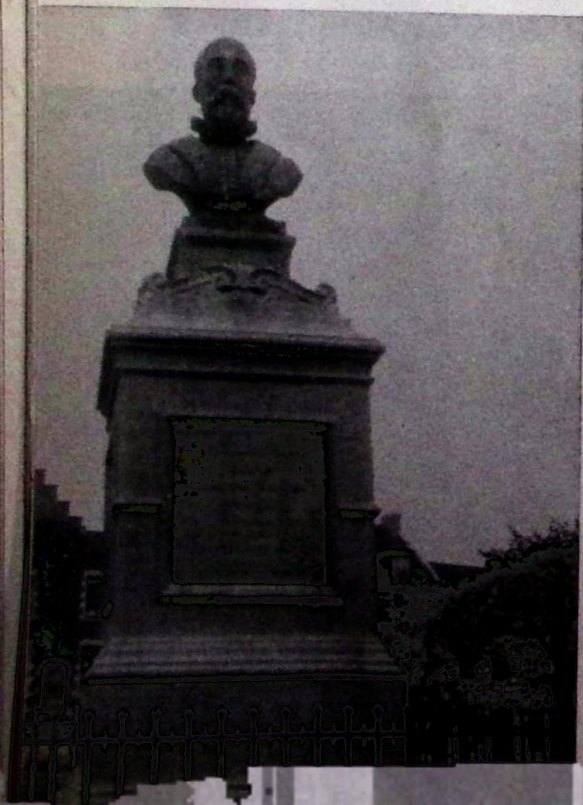
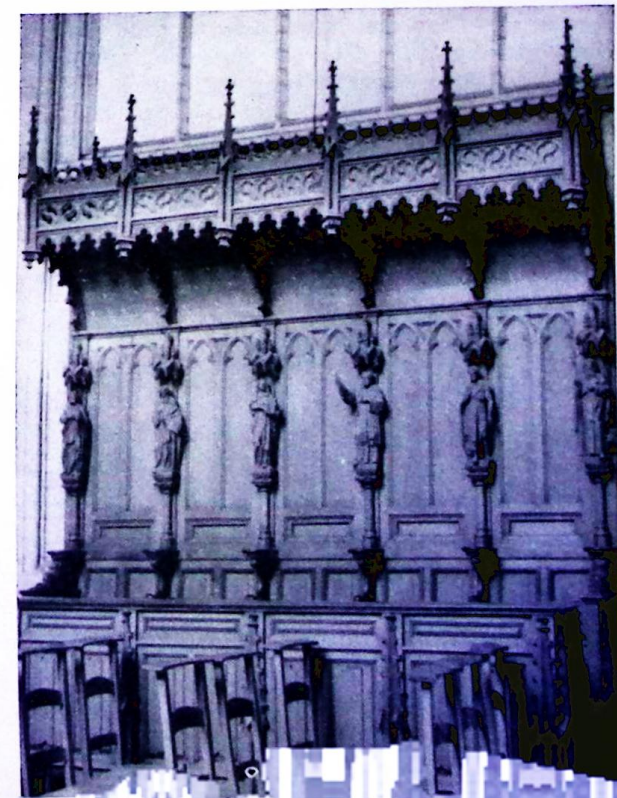
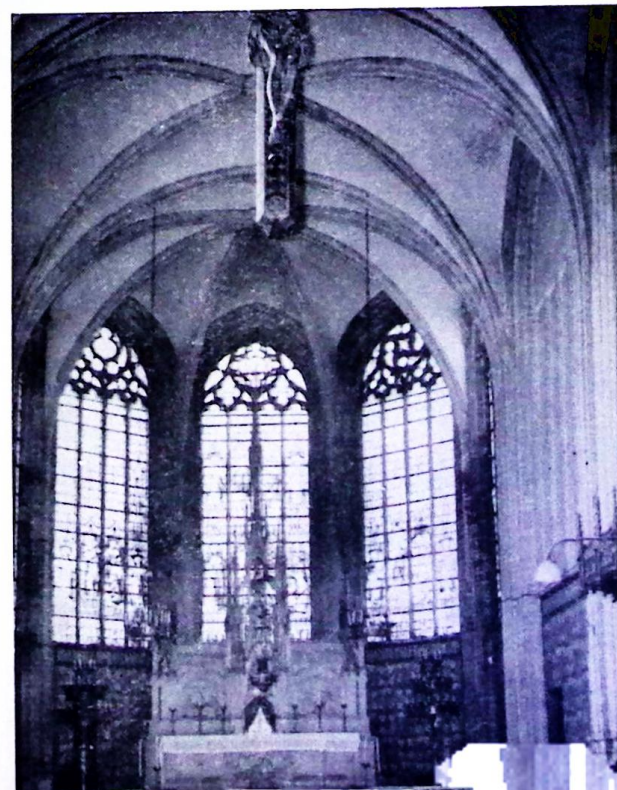
Overyse garde, outre la demeure natale de Juste-Lipse, différents édifices contemporains du célèbre philologue. Le plus proche de la haute demeure espagnole est l'ancienne halle aux blés servant actuellement de maison communale. En date du 25 avril 1502, les autorités locales demandèrent au « maître-maçon de monseigneur le duc de Brabant », Antoine Keldermans, de dresser les plans de cette halle dont la construction fut entreprise à la fin de l'année 1503 et se poursuivit durant l'année 1504. Le 1^{er} octobre 1504, l'entrepreneur Macharis Peeters déposa ses comptes et, grâce à ce document, nous savons que



L'église décanale, dédiée à saint Martin, contient des boiseries remarquables.

l'édification du bâtiment exigea 123.150 briques cuites sur place et 1.125 briques provenant de fours situés près de l'abbaye sonienne du Rouge-Cloître, sous Auderghem. Les pierres blanches, utilisées comme larmiers et comme encadrements des portes et des fenêtres, furent fournies par les carrières alors en

Ci-dessous des stalles à baldaquin gothique et à gauche le maître-autel de même style.





La dalle de pierre bleue, portant des armoiries, de l'ancienne fontaine, la « Kellebron ».

exploitation aux environs de Bruxelles. La chaux employée provenait de différents lieux : Leefdael, le Rouge-Cloître et les faubourgs de Bruxelles. On réquisitionna un certain nombre de femmes du village pour apporter l'eau, puisée dans l'Yse, jusqu'au chantier établi, selon toute vraisemblance, sur la place.

L'actuelle maison communale d'Overyse, dont les plans ont donc été dressés par l'un des plus célèbres architectes des anciens Pays-Bas, a subi, au cours des temps, plusieurs restaurations et quelques additions lui ont été faites. Une intelligente restauration, entreprise il y a trois ou quatre ans, lui a rendu son caractère original — en ce qui concerne, à tout le moins, l'essentiel — et elle continue, ainsi, à témoigner du brillant passé d'une localité ayant tenu une place importante dans l'histoire du riche duché de Brabant. Plusieurs chartes furent signées dans ce vénérable édifice où les membres de la Chambre de Rhétorique locale et les arbalétriers tinrent longtemps leurs assises. Ajoutons que cette ancienne halle aux blés jouxtait les fortifications qui, autrefois, protégeaient le village. Des vestiges de ces fortifications ont long-

temps subsisté derrière le bâtiment. Ils ont été sacrifiés lors de la construction des locaux administratifs greffés, côté arrière, sur l'ancienne halle.

Il y a aussi, à proximité, l'église décanale, dédiée à l'un des saints les plus populaires de la Belgique ancienne, saint Martin. Ce sanctuaire gothique a été construit vers 1500 et a subi des remaniements et des restaurations consécutivement à deux incendies notamment. La tour, qui est romane, remonte à une époque antérieure à 1200.

L'église d'Overyse, qui existait donc déjà du temps de Juste-Lipse, contient des boiseries remarquables. Les murs des nefs latérales sont revêtus de lambris en chêne sculpté, en style Louis XV. Les confessionnaux font corps avec ces lambris dont la splendeur n'a d'égale que celle des stalles à baldaquin gothique et du maître-autel de même style. L'église, éclairée par des vitraux modernes de Capronnier, possède également des fonts baptismaux du XV^e siècle, en pierre de taille, portant le blason de la famille de Witthem qui détint, jadis, la seigneurie d'Overyse.

Il existe, sous le sanctuaire, une crypte où, voici trente ou trente-cinq ans, descendit — après une désobstruction du couloir d'accès — l'abbé Aertssens, alors curé-doyen d'Overyse. Le dit ecclésiastique y releva les épitaphes de dix-sept défunts, gravées sur plaques d'étain. Cette crypte servit de sépulture à la famille princière de Hornes. Vers 1930, c'est-à-dire à l'époque de l'Abbé Aertsens, tous les cercueils — en plomb — contenus dans la crypte étaient intacts. L'un d'eux, devait raconter le prêtre érudit, a de telles dimensions qu'il se pourrait que le défunt y ait été placé avec son cheval d'armes.

A peu de distance de l'église, en contrebas, adossée à un mur, se voit une très belle et très ancienne fontaine, la « Kellebron », formée d'une large dalle de pierre bleue portant des armoiries. Cette fontaine existait déjà, paraît-il au XVI^e siècle mais la pierre qui la signale aurait été déplacée à la fin du XVIII^e

Cette longue construction est l'ancien château des comtes de Hornes



siècle, lors de la construction de la tour. L'eau qu'elle débite provient d'une source située à une certaine distance.

Cette source serait située dans le parc que clôture le mur auquel est adossée la dalle de pierre bleue de la « Kellebron ». Ce mur cache partiellement, aux regards, une longue construction à un étage gardé par une tour octogonale, en partie engagée dans la façade et divisant celle-ci en deux parties nettement distinctes par le style.

Cette longue construction est l'ancien château des comtes de Hornes, devenus seigneurs d'Overyse à la suite du mariage de la dernière héritière de la maison de Witthem, qui possédait primitivement la terre d'Yse, avec Gérard de Hornes en 1578. Le château demeura aux Hornes jusqu'en 1763, année du décès de Maximilien-Emmanuel de Hornes, prince du Saint-Empire et chevalier de la Toison d'Or. Il passa ensuite au prince de Salm-Salm Kyrbourg dont le fils et héritier mourut sur la guillotine, à Paris, le 25 juin 1794. Confisqué comme bien national par le gouvernement révolutionnaire, le château d'Overyse fut mis à la disposition de Joseph Bonaparte par son frère, Napoléon. Joseph Bonaparte était alors sénateur de la circonscription de Bruxelles. Il résida par intermittence à Overyse avant d'occuper, de par la volonté de son frère, le trône de Naples, puis celui d'Espagne.

Ainsi que nous l'avons dit, le château est divisé en deux parties, la tour octogonale à laquelle nous avons fait allusion marquant la séparation de celles-ci. La partie se trouvant du côté de la route servait d'habitation. L'autre, apparemment plus ancienne, abritait jadis les écuries et les greniers à fourrages. Cette seconde partie date vraisemblablement, comme la tour ornée de chaînes d'angle et de cordons de pierre blanche, du XVI^e siècle. L'autre remonte peut-être à la même époque mais, dans ce cas, a été remaniée et adaptée au XVII^e siècle, conformément aux goûts de cette époque.

Ce château est plutôt précédé qu'entouré par un vaste parc ayant été réduit, au cours des temps, par des empiétements successifs. Il a été notamment amputé de quelques ares au moins lors de l'établissement de la Nationale 4, du temps du prince de Salm-Salm Kyrbourg. Une aile du château fut probablement sacrifiée également lors de ces travaux, en 1768.

Le parc en question descend jusqu'à l'Yse qui, en aval de la Nationale 4, s'éloigne en ligne droite. On y trouve des arbres de diverses essences parmi lesquels de nombreux châtaigniers. A l'extrémité du domaine, en aval, se dresse, mirant sa silhouette dans un étang, un pavillon de chasse de style gothique, coiffé d'une tourelle octogonale. Classé par la Commission royale des Monuments et des Sites, ce pavillon du XVI^e siècle a été restauré il y a quelques années après maints appels au secours justifiés par son état de délabrement extrême. Ajoutons que le château, qui a



A Tombeck (Overyse) se trouve, sur le pont, une pierre ancienne portant les armoiries du Prince de Salm-Salm Kyrbourg.

été réfectionné, abrite actuellement une école moyenne

Overyse, ainsi que nous venons de le voir, possède, proches voisins l'un de l'autre, plusieurs monuments d'une grande valeur architecturale et historique : maison natale de Juste-Lipse, ancienne halle aux blés, église Saint-Martin, ancien château de Hornes... De plus, elle conserve quelques-unes de ses archaïques demeures et le souvenir d'un béguinage dont subsiste encore la chapelle qui, classée depuis 1951, a bénéficié naguère, elle aussi, d'une heureuse restauration.

La chapelle en question se dresse un peu à l'écart du bourg, non loin du garage des autobus. Elle situe le centre du béguinage du « Val Marie », cité en 1267. L'enclos s'étendait jusqu'à proximité de l'Yse, sur la rive droite de ce gros ruisseau qui, plus important autrefois qu'aujourd'hui, causa plus d'un désagrément aux riverains.

A l'extrémité du domaine un pavillon de chasse du XVI^e siècle.

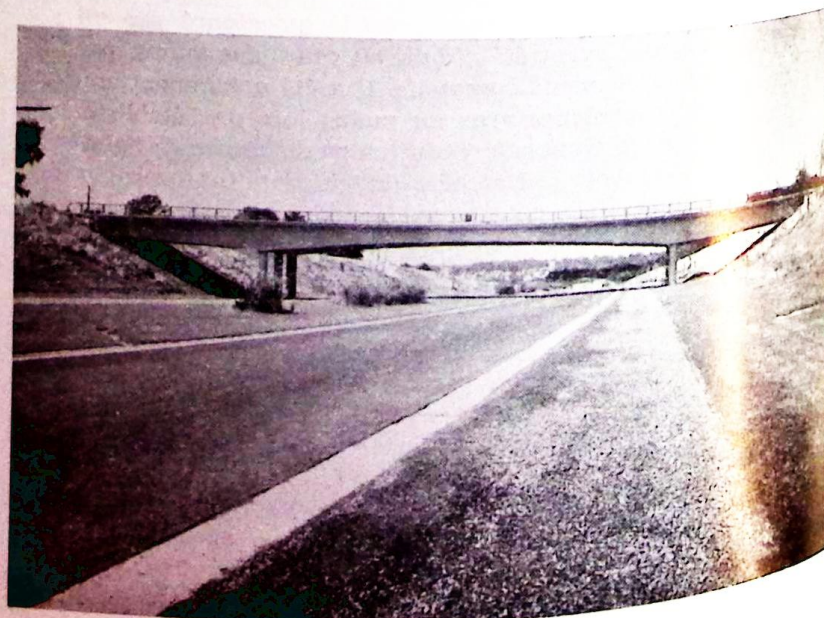




La chapelle gothique du « Val Marie » a pendant longtemps servi de remise.

Dédiée à saint Antoine, la chapelle gothique du « Val Marie » a longtemps servi de remise. Nous nous souvenons y avoir vu, entassés dans un désordre indescriptible, des matériaux divers : poutres, pierres, briques, sable et gravier. A présent, elle a retrouvé sa grâce originelle et quelques-uns de ses ornements. On peut y voir, quelque peu abîmée, une pierre tombale. Celle-ci recouvrirait les restes de la duchesse Alice de Lotharingie, morte en 1307. Signalons que, près de cette belle chapelle décrite plus d'une fois par le crayon du dessinateur ou le pinceau du peintre, se voient les bâtiments d'une ancienne brasserie nous rappelant qu'Overysel fut un centre assez réputé de

Ces deux aspects de la route Bruxelles-Wavre, sur le territoire d'Overijse, montrent l'amélioration lente mais sûre de notre réseau routier.



la fabrication du fard et de la gueuze. C'est également, aux XVI^e et XVII^e siècles, un lieu réputé pour le blanchissage du lin. Cette activité nécessitait la mise à disposition de vastes prairies bien exposées.

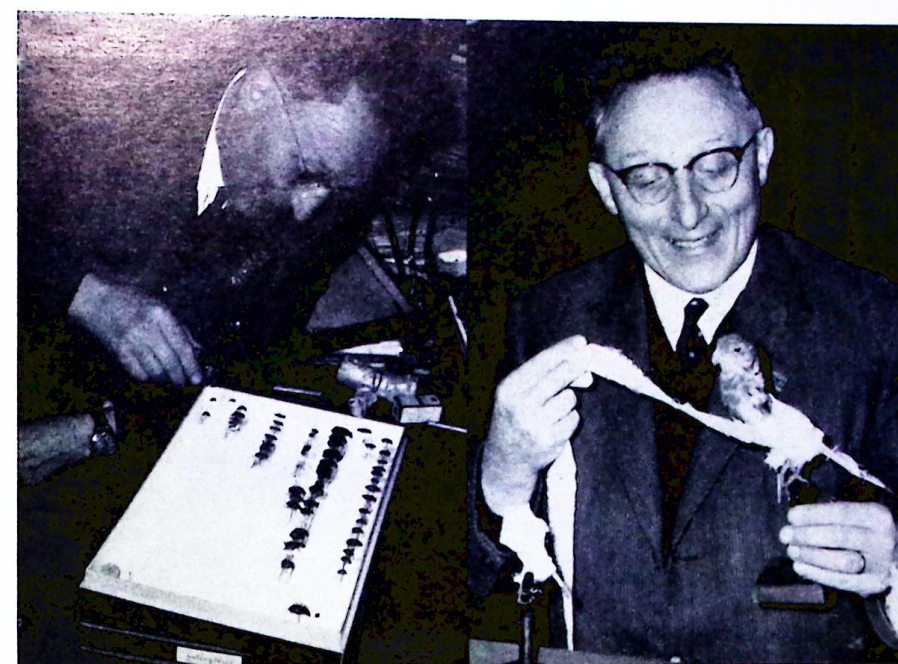
Occupant une vallée bien abritée des vents dominants par le large écran que tend devant elle la forêt de Soignes, Overysel offrait des terrains propices au blanchissage du lin. A cette vieille industrie en a succédé une autre, d'un genre très différent. On sait quelle ampleur y a pris la culture du raisin de serre. Un nombre impressionnant de maisons vitrées occupent les flancs de la vallée et tendent, aux rayons du soleil, leurs milliers de miroirs.

La culture du raisin sous serre vitrée a été introduite, à Overysel, par les frères Danhieux en 1878. Elle a gagné toute la localité qui a ajouté il y a quelques années, à cette culture, la fabrication d'un vin mousseux.

Nous pourrions nous étendre sur ce sujet plein de ressources qu'est la viticulture brabançonne et, afin de compléter ce trop bref inventaire panoramique des beautés d'Overysel, parler des différents hameaux qui, chacun, augmentent de quelque intéressant élément le riche patrimoine touristique de la commune Tombeek mériterait, à lui seul, un article. Notre-Dame-au-Bois, de même, justifierait la rédaction de plusieurs pages. Par ailleurs, afin de compléter notre tour d'horizon, ne devrions-nous pas parler également du folklore local ? En fait, c'est tout un livre qu'il faudrait écrire pour dire tout le charme, toute la gloire et la multiple splendeur du village natal de celui dont nous avons rappelé le souvenir en commençant et qui fut, un peu, le Montaigne brabançon.

Joseph DELMELLE.

Un Brabançon et le Musée de sa vie :



PAUL YERNAUX, de Loupoigne

La province, et notre Brabant en particulier, recèle des trésors dont le citadin ne soupçonne pas l'existence, lui qui est souvent imbu des gloires et des bijoux des grandes cités, qui se laisse aveugler par les néons de la ville grouillante et absorber par la vie artificielle d'une mondanité à la petite semaine, bien souvent dépourvue de culture véritable, de connaissances profondes ou simplement d'humanité réelle.

Il n'y a d'ailleurs rien de tel qu'une incursion en province pour ramener aux réalités ce citadin moralement asphyxié. C'est en tout cas l'impression que j'ai ressentie en quittant le ravissant village de Loupoigne, sur la Dyle, voisin de Genappe, tout au sud de notre belle province.

Je venais d'y passer l'après-midi en compagnie d'un petit homme aussi vif que surprenant : le naturaliste Paul Yernaux, directeur d'école, mais aussi moniteur des Jeunesses Scientifiques, fonda-

teur et président du groupe spéléologique et naturaliste « Vampire », membre de l'Institut Royal de Botanique de Belgique, des Amis du Château de Lothier à Genappe, des Naturalistes belges, d'Ardenne et Gaume, du Musée Gaumais, de la Société d'Archéologie Romana... et propriétaire du musée privé qui est son œuvre personnelle et qu'il nous avait ouvert, au photographe et à moi-même, pour « Brabant ».

Les superlatifs de Madame de Sévigné

Je crois bien que toutes les épithètes que l'on trouve dans la célèbre lettre de Mme de Sévigné qui commence par ces mots : « Je m'en vais vous

Avec amour, Paul Yernaux entretient les collections qu'il a « naturalisées » lui-même. On le voit ici traitant une boîte d'insectes au tétrachlorure de carbone, un produit chimique qui supprime les moisissures, et « emballant » comme une momie une perruche platycernus qu'il vient d'empailler de manière à ce que, en séchant, les plumes ne s'ébouriffent pas.

mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus... » Je crois bien que cette page de qualificatifs, disais-je, pourrait s'appliquer au musée de Paul Yernaux. Il nous avait prévenus :

— Pour voir mon musée en détail, il faut assez bien de temps...

J'ai eu l'impression qu'il nous montrait ses collections au pas de course, car il voulait que nous voyions tout : cela a duré quatre heures... et il ne nous a montré que l'essentiel ! C'est dire l'importance de son trésor, son intérêt, sa richesse profonde...

Les lecteurs de « Brabant » n'auraient guère accordé foi aux affirmations que ce naturaliste aurait pu placer dans un article signé par lui. On ne l'aurait pas cru, on aurait dit que le fait d'habiter le sud du Brabant avait teinté son imagination de gigantisme méridional... Non, il fallait un témoin pour accréditer l'étendue réelle des activités de ce Brabançon passionné : une étendue telle qu'il me faut, dès le commencement, renoncer à vous faire faire une visite détaillée de ce musée, car tout ce numéro n'y suffirait pas.

Penché sur la nature depuis l'âge de six ans

Qui est Paul Yernaux ?

Il a 57 ans. Il naquit à Baisy-Thy, non loin de Loupoigne, dans une famille d'ouvriers. Il fut en grande partie élevé dans la ferme de ses oncles. Et c'est là que, dès l'âge de six ans, il s'est penché sur la nature et ses mystères.

— Je ramassais déjà des insectes et récoltais des plantes dont je ne connaissais d'ailleurs pas les noms. Cela m'a valu quelques chutes dans le purin, des culottes trouées, des fessées, sans oublier un magnifique typhus, ajoute-t-il en riant. Les oiseaux me tentaient beaucoup à l'époque. Jusqu'à la fin de l'école primaire, je conservais sans ordre mes trouvailles. C'est à l'Ecole Normale de l'Etat à Virton que j'ai commencé à les classer de façon systématique. Grâce à l'aide de mes professeurs, parmi lesquels figuraient l'actuel directeur du Musée Gaumais, j'ai continué. Ils m'ont épaulé et je leur en suis reconnaissant à tous. Je me suis alors mis aux fossiles et aux minéraux. Il est vrai que, pour toutes ces activités, Virton se trouvait au cœur d'une région favorisée.

— Comment êtes-vous venu à la spéléologie ?

— Je cherchais des chauves-souris et, en particulier, celles du Brabant Wallon, m'explique Paul Yernaux. C'est ainsi que je suis descendu dans des grottes... et que j'y ai pris goût ! J'ai alors formé le groupe de spéléologie et de naturalisme

« Vampire » avec lequel je pars régulièrement en expédition. Le groupe est celui de Villers-la-Ville, localité dont je m'occupe également du musée et du jardin botanique.

De « Vampire » aux « Jeunesses Scientifiques »

Ce groupe « Vampire » possède son bulletin trimestriel, « Le Chantoir », qui ne manque pas d'humour dans l'exposé des rapports d'activité, ni de sérieux d'ailleurs lorsqu'il s'agit de problèmes scientifiques, le tout abondamment illustré de planches explicatives. Les activités du groupement sont multiples : elles vont des recherches préhistoriques à Baisy-Thy, Spy, Villers-la-Ville, Ambresin, à la grande excursion naturaliste annuelle, qui a déjà mené les spéléologues en Allemagne, en passant par les promenades mycologiques, c'est-à-dire, si Paul Yernaux me permet cette équivalence plus poétique, la chasse aux champignons !

Les activités de « Vampire » sont donc très proches de celles de son président... qui en a beaucoup d'autres et, notamment, les « Jeunesses scientifiques », qui lui tiennent à cœur tout autant.

Des camps des « J. S. » sont organisés régulièrement. Il y en eut, par exemple, du 8 au 20 juillet l'année dernière. Le quartier-général se trouvait à l'Ecole d'Horticulture du Hainaut, au parc de Mariemont à La Hestre. Il y eut trois moniteurs : M. Toubeau pour la géologie, M. Henry pour la botanique et, pour la zoologie, M. Yernaux, qui avait déjà guidé ainsi des groupes « J. S. » à Virelles en juillet 1962 et à Pâques 1963.

Le but de ces camps est de promouvoir des vocations scientifiques et un intérêt pour la recherche parmi les élèves des athénées, lycées, écoles normales, établissements d'enseignement techniques officiels du Hainaut. Paul Yernaux voudrait évidemment étendre à sa propre province l'initiative des « Jeunesses Scientifiques ».

— Il y a un côté anecdotique qui intéresse toujours les jeunes, constate mon hôte. Il faut faire preuve d'un don d'observation.

Il va sans dire que toutes ces recherches et ces expéditions ramènent toujours Paul Yernaux à l'œuvre de sa vie : son musée. Et ce musée, nous allons le parcourir à la manière dont on regarde un livre d'images sélectionnées. Cette sélection, il était indispensable de la faire dans les 13.000 échantillons de botanique générale, les 14.000 échantillons d'entomologie générale, les 4.700 pièces de minéralogie, le millier de pièces de préhistoire et de protohistoire, les mille poissons, batraciens, reptiles naturalisés en bocaux dont peut s'enorgueillir ce naturaliste.

Voici ces quelques images.



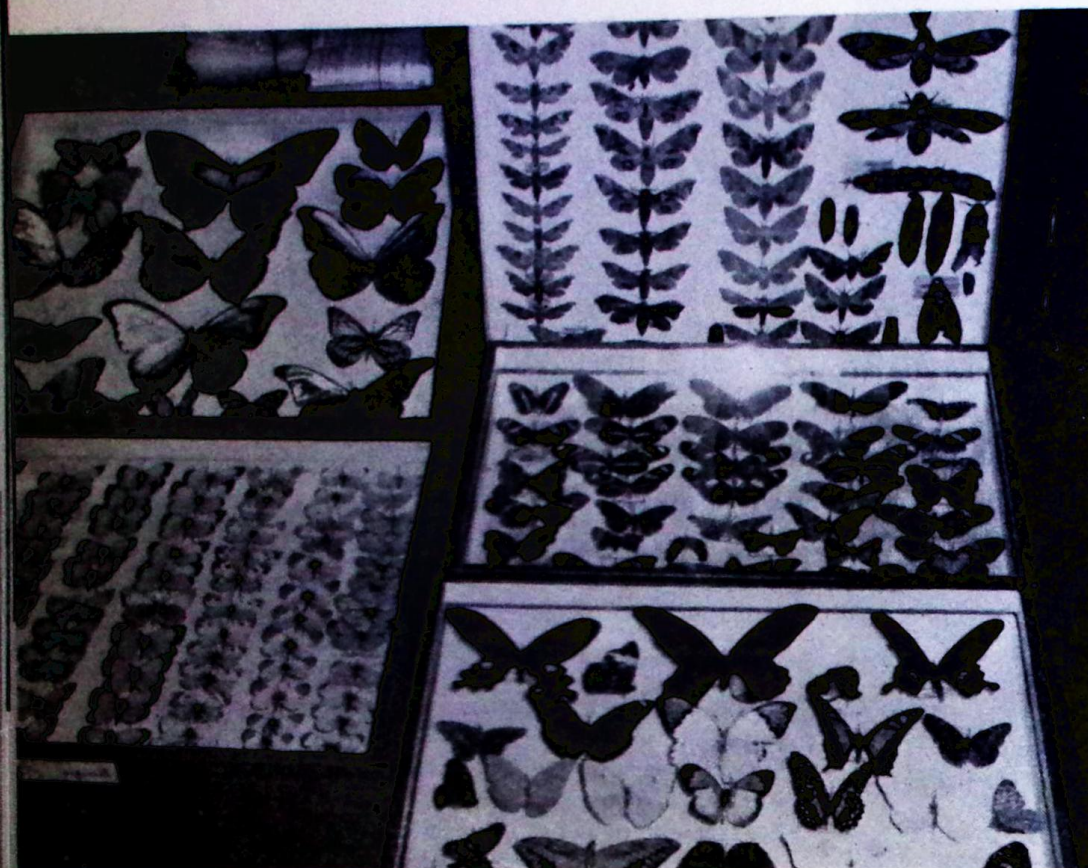
Des poissons et des reptiles en conserve

CES bocaux bouchés à la cire à cacheter contiennent, conservés dans du formol, les poissons de Belgique, les batraciens et les reptiles. On y trouve par exemple, le lézard des souches, le plus grand de Belgique. Paul Yernaux peut vous citer le nom scientifique que vous pouvez vérifier sur les étiquettes des bocaux. On peut dire qu'il connaît l'histoire de chacune des pièces de son musée. Ce qui lui a permis, d'ailleurs, de rédiger des études scientifiques sur les vertébrés du Brabant, les rongeurs du Brabant Wallon, etc. — de gros manuscrits qui n'ont jamais trouvé un éditeur. La rigueur scientifique en fait évidemment une marchandise peu commerciale.



Une armoire remplie d'oiseaux

EN même temps qu'il récolte les spécimens ornithologiques, Paul Yernaux en établit la fiche technique. C'est ainsi que l'ensemble de ces fiches a pris la forme d'une liste de tous les oiseaux qui nichent ou qui ont niché en Belgique de 1860 à nos jours. Ce travail lui a demandé sept années de recherches : il lui fallait déterminer le nom scientifique de l'animal, son lieu de nidification, la couleur de ses œufs, le nombre de ses pontes, la durée des incubations, les matériaux utilisés pour la construction des nids... A cette liste, le naturaliste a joint un calendrier des nidifications, une liste des lieux à visiter ainsi qu'un tableau du nombre de pontes exotiques et domestiques. Il a ainsi relevé 197 espèces nidificatrices pour la Belgique, donc depuis 104 ans. Et il les possède toutes, naturalisées par ses soins. Il y a là le « Cardinal Rouge de Virginie », ainsi qu'un héron pourpré qui n'a jamais été vu qu'une fois dans nos régions et ce en 1955. Hélas ! le musée de Paul Yernaux vit un drame de la place. D'où cet entassement qu'il est le premier à regretter. On remarquera, dans le bas de la photo, une collection de chauves-souris : ce sont celles que l'on peut trouver en Belgique; il ne manque que deux espèces à cette collection.



La féerie des papillons

3.500 papillons précieusement rangés dans des boîtes vitrées, avec chacun son identité, sa famille, son adresse. Certaines de ces boîtes contiennent des dizaines de papillons apparemment semblables : ils sont tous différents, mais il s'agit de la même espèce (par exemple, le *Parnassus Apollo* ou le *Pieridae*) telle qu'elle existe à la même latitude de tout l'hémisphère nord. Tous les grands papillons de cette photo sont des « morpho ». Quelques-uns viennent de Formose et d'autres de Nouvelle-Guinée.

14.000 insectes réduits à l'immobilité

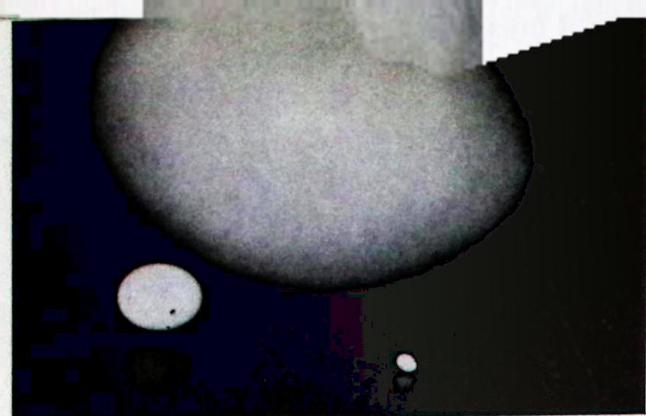
DANS la maison de Paul Yernaux à Loupoigne, on pourrait dire que les insectes grouillent. Fort heureusement ils sont réduits à l'immobilité. Ils sont entre 13 et 14.000, appartenant à environ 10.000 espèces. Ceux que l'on voit ci-contre sont des coléoptères congolais et belges. Certains sont tout simplement effrayants, mais il paraît que leur fréquentation quotidienne arrondit bien des angles ! Il y a là aussi des diptères, des libellules, des orthoptères, dont la mante religieuse de Torgny aujourd'hui disparue. Deux ou trois fois par an, il convient de laisser tomber sur chacun de ces charmants insectes quelques gouttes de tétrachlorure de carbone, de manière à éliminer, sans tache, les moisissures qui, à la longue, apparaissent sur les carapaces.



Incursion au temps des Francs

LA richesse du Brabant Wallon, et principalement de Baisy-Thy, en trésors des temps reculés, n'a pas échappé à un Brabançon aussi averti que Paul Yernaux. Aussi possède-t-il un millier de pièces appartenant à la préhistoire et à la protohistoire. Il montre ici un pot franc qui a été retrouvé par lui en novembre 1949 au cimetière de Baisy-Thy. Il date de 450 de notre ère et était réduit en 57 morceaux qu'il fallut patiemment réajuster. Sur le document du bas, le collectionneur a rassemblé un poignard de soldat franc, trouvé le 2 juillet 1953, un manipule et un umbo de bouclier, trouvés le 8 mars 1946, trois framées ou fers de lance découverts en 1940, 1952 et 1958, et, enfin, un scramasaxe ou courte épée, une trouvaille récente puisqu'elle date du 12 octobre 1963. Au centre, une série de haches, qui correspondent à tous les âges de la préhistoire : âge du fer, âge du bronze, néolithique, paléolithique... Paul Yernaux a recueilli près de mille silex ayant chacun un intérêt bien précis. Ils proviennent principalement de Baisy-Thy, de Court-St-Etienne et de Spienne.





Le temps des œufs vides

PAUL Yernaux a rassemblé également 300 espèces d'œufs. Voici, comparés à un œuf normal de poule (à gauche), le plus gros et le plus petit de la collection. Le plus gros est un *Aepyornis maximus*; c'est un fossile des terrains holocènes de Madagascar; quant à l'oiseau qui l'a pondue, c'est une autruche géante qui devait mesurer 4 m 80 de hauteur. Le plus petit est un *Amarante du Congo*. L'un a une capacité de six litres. L'autre a un volume d'un demi-centimètre cube. Leur proportion est de 1 à 12.000. La plupart des œufs de sa collection, Paul Yernaux les a acquis remplis. Il lui a donc fallu les évacuer en y forant un trou et en dissolvant le contenu. Et comme parfois, l'œuf avait été couvé avant de lui parvenir dans des délais plus ou moins longs...



Compléments de choix

POUR compléter le panorama de la collection privée, il faut encore signaler que Paul Yernaux a amorcé une collection numismatique. Il nous montre ici quelques pièces romaines. Il possède également des ossements, qu'il a bouillis dans la paraffine, ainsi que des plaques microscopiques. Dans ces boîtes de crustacés, on découvre une pipe de marin faite d'une patte d'écrevisse... et qui est bien culottée ! En complément de cet ensemble particulièrement riche, le naturaliste a constitué une bibliothèque scientifique et historique de 3.500 volumes, ainsi qu'un herbier de 12 à 13.000 plantes, dont un herbier de champignons. Chaque plante est attachée à un feuillet, sur lequel le collectionneur a reproduit à l'aquarelle l'aspect vivant et ce, bien souvent, par l'intermédiaire d'un microscope. En complément de cet herbier, il y a encore des boîtes de fruits...

*
* *

J'AI parfois été bien loin avec l'idée précise de rechercher et de découvrir une espèce qui manquait à l'une de mes collections, dit Paul Yernaux en souriant et en claquant la langue dans un « teh » à la fois rageur et indulgent pour lui-même. Certaines pièces ont demandé des jours et des nuits de recherches, sac au dos, à pied et, pourrait-on dire, à cheval et en voiture... et, finalement, il suffisait de placer un piège à rat dans la région... ou même de fouiller mon jardin. Vu de l'extérieur, un naturaliste semble parfois ridicule : je me souviens d'avoir traversé le hall de la gare du Midi, à Bruxelles, à quatre pattes... pour retrouver une blatte ! Une belle pièce, il est vrai, mais la tête des témoins valait de l'or !

On demeure confondu devant l'enthousiasme — que rien n'a pu émousser — de Paul Yernaux, devant l'étendue des domaines abordés par ce naturaliste et devant ses connaissances. Ce petit homme à l'accent chantant du Brabant Wallon me fait penser à une abeille : il a butiné dans tous les coins de son pays et a enmagasiné avec méthode et entêtement le produit de ses découvertes dans les alvéoles de son musée.

Un musée trop étroit, non dans l'esprit bien sûr, mais sur le plan matériel. Comme on voudrait admirer ces merveilles bien à l'aise dans des vitrines, dans des locaux simplement décentes, mais permanents. La nature brabançonne est là, à portée de la main si se révélait quelque mécène averti et amateur de bon miel...

Robert GOFFAUX.
(Photos Marcel Hombroeck)

A la découverte de la Vallée de la Nèthen

Voici la promenade n° 4 proposée, à nos lecteurs, par le Syndicat d'Initiative et de Tourisme de la vallée de la Nèthen.

ITINÉRAIRE

Hamme-Mille : terrain de camping, chemin creux, vieux chemin de Louvain, rue G. Marcelier, sentier rejoignant la rue E. Deguelère, les Roués, chaussée de Wavre, Grand et Petit Royal, sentier rejoignant la rue R. Ménada, rue R. Ménada, sentier longeant l'ancienne voie du tram, rue des Claines, rue Delherse, rue du Cimetière, terrain de camping.

EXPLICATIONS

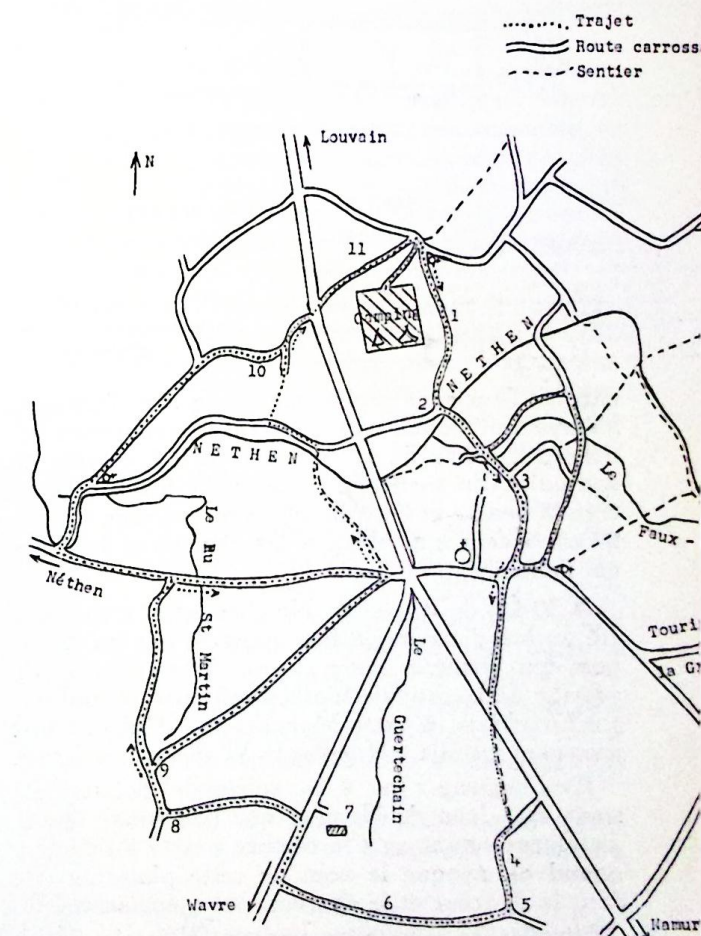
1. **Le Chemin Creux** : ancien chemin de Louvain.
2. **Le Pleyn (plein)** : quartier très ancien, ne formait jadis qu'une seule ferme. Vient de « plan ». La seule pompe à eau du village fonctionnant encore. Vieux pont en briques construit en 1685; aujourd'hui en mauvais état. Autrefois, lieu du cabaret mentionné dans l'histoire de l'abbaye de Valduc par Lavalleye : « La Guinguette ».
3. **Vieux Chemin de Louvain** : partie de l'ancienne tyge d'Haquedar (tyge = ancien chemin au Moyen Age) mentionnée en 1356, reliant Namur à Louvain et traversant Tourinnes-la-Grosse, Nodébaix, Hamme-Mille, la forêt de Meerdael et Bierbeek.
4. Quartier Sud du village : Chabut.
5. **Les Roués** : lieu-dit ainsi nommé parce qu'un malheureux y fut roué (supplice de la roue) pour avoir volé le ciboire de l'église de Nodelais. Continuation du chemin de la Justice, venant de Nodelais.
6. Magnifique panorama de la vallée de la Nèthen.
7. **Château de la Fresnaye** : Appartient au baron Descamps. Seigneurie de Guertchain (nom du ruisseau, Le Guertchain).

Château incendié à deux reprises (guerres de Louis XIV; 1735). On aperçoit encore les fossés remplis d'eau qui entouraient ce manoir et le pont qui servait à les franchir.

8. **Ferme du Grand Royal** : (jadis Grand Royat).
9. **Ferme du Petit Royal** : (jadis Petit Royat). Ces 2 fermes appartenaient à l'abbaye de Valduc.

10. **Bois Nicaise ou St-Nicaise** : bois de sapins. Cet endroit est supposé être l'endroit d'une ancienne abbaye dépendant de l'abbaye bénédictine de St-Nicaise à Reims. A voir : fouilles dans le bois.

11. **Sablère** : Grande fosse; sable très rugueux au toucher, employé pour mortier et béton.

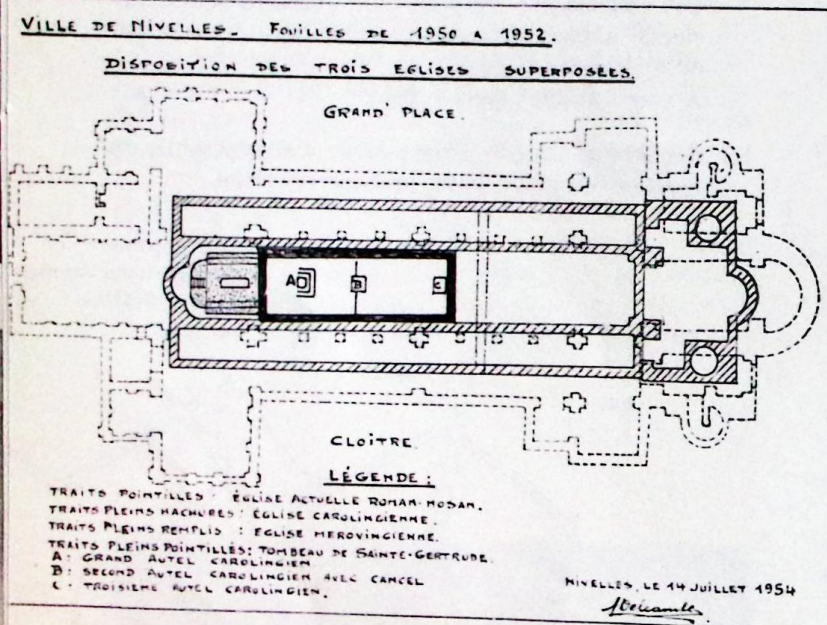


VISITE A NIVELLES

Riante cité d'art roman

DEJA le paysage qui annonce Nivelles avec ses collines douces, ses prairies et ses bois, et ses nombreux vergers que séparent d'élégantes files de peupliers préparent les yeux à l'accueil souriant que réserve la ville. Une ville vieille de plusieurs centaines d'années puisque l'abbaye qui fut à l'origine de sa fondation vit le jour au milieu du VII^e siècle.

Et dans cette charmante localité de notre Brabant, allongée sur les bords de la Thines, c'est



encore l'ancienne collégiale issue de l'antique abbaye qui donne aux rues, aux monuments et à l'esprit même de la cité toute son harmonie et son unité. En somme, c'est la vieille histoire qui a créé la beauté et l'attrait même du paysage urbain qu'annoncent aimablement les champs et les prés qui l'entourent.

A 30 km de Bruxelles, Nivelles est et a toujours été un but d'excursion fort apprécié par les étrangers qui visitent notre pays. Une agence de voyage de la capitale n'offrait-elle pas récemment aux touristes d'outre-Manche un dépliant fort attrayant intitulé « Nivelles in Walloon Brabant ».

Evidemment c'est à la collégiale Sainte-Gertrude et à Jean de Nivelles que l'on songe immédiatement autant qu'à la célèbre « tarte à l'djote » quand on évoque le nom de cette plaisante cité dont la douceur et le charme sont inépuisables.

Nivelles se synthétise par sa collégiale. L'his-

toire de Sainte-Gertrude est étroitement liée, en effet, à la genèse et au développement de la ville qui vit le jour à l'ombre de l'abbaye mérovingienne que saint Amand suggéra à Ittre de bâtir peu de temps après la mort de son époux, Pépin de Landen.

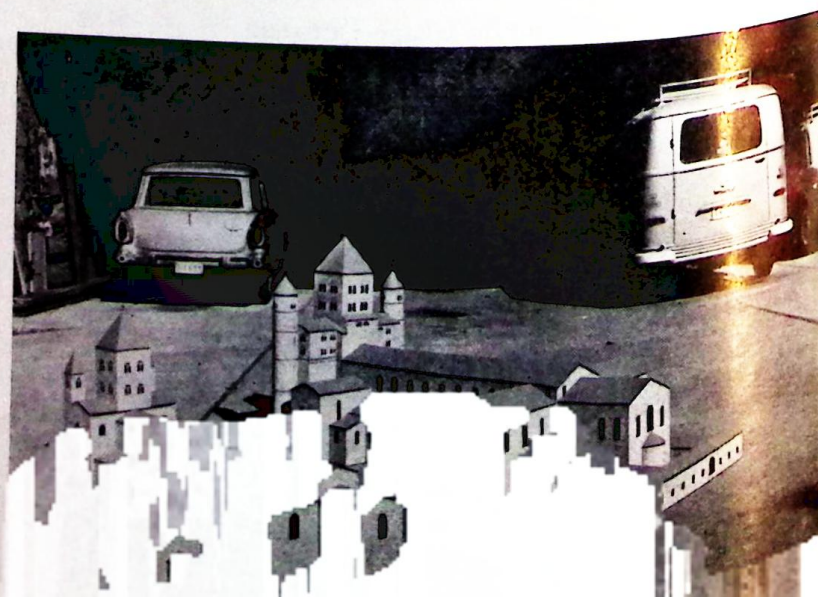
Itte confia la direction de l'abbaye à sa fille, Gertrude, qui devint ainsi, malgré son jeune âge, la première abbesse de la nouvelle communauté qui se doubla bientôt d'une communauté de religieux. Comme beaucoup d'autres monastères, la fondation de celui de Nivelles se rattache à ce 2^e cycle d'évangélisation de notre pays qui atteignit toute son ampleur au VII^e siècle appelé d'ailleurs le « siècle des saints ».

Voilà pour l'origine de ce remarquable monument de l'architecture romane qui a vraiment belle allure au milieu de cette sympathique Grand'Place sur laquelle débouchent d'importantes chaussées qui font de la vieille église le centre d'un vaste réseau de voies d'accès.

La robuste abbatiale qui reste néanmoins élégante grâce à ses jolies tours, fut dégagée après l'incendie de mai 1940 des maisons qui l'étouffaient et si cet incendie a gravement endommagé le bâtiment, il n'empêche

Maquettes représentant la silhouette des trois édifices qui furent successivement érigés en l'honneur de la patronne de Nivelles : église mérovingienne du VII^e siècle; basilique carolingienne des IX^e et X^e siècles, et, enfin, l'église romane des XI^e-XII^e siècles.

(Photo A. Mottard.)



Vue longitudinale de la collégiale de Nivelles en 1951 au cours de la restauration de l'église de St-Pierre. (Photo : Sanspoux, Nivelles.)

que l'élargissement du site dans lequel il a été élevé l'a mis davantage en valeur.

Mais sait-on qu'à l'abbaye primitive se succédèrent au même endroit trois édifices en pierre avant de laisser éclore l'actuelle collégiale. Et si l'on ne trouve pas superposées, comme à la basilique de Saint-François à Assise, les deux premières églises, des vestiges importants de ces constructions initiales ont été découverts et peuvent toujours être admirés aujourd'hui dans les sous-sols.

Quels sont ces bâtiments primitifs qui suivirent de près la construction de l'abbaye ? D'abord, ce fut un édifice funéraire mérovingien datant de la fin du VII^e siècle; puis, au IX^e siècle, une église carolingienne, beaucoup plus grande, devant laquelle on éleva, au X^e siècle un avant-corps important. Enfin, fut érigée une basilique romane, l'actuelle, plus vaste encore, mise en chantier au début du XI^e siècle sous l'abbatiate d'Adélaïde, nièce de l'empereur Othon III.

Mais cessons de donner tous ces détails historiques sans doute nécessaires et admirons plutôt les deux tourelles très caractéristiques de l'école rhéno-mosane qui équilibrent fort bien l'ensemble architectural : « la tourelle de Madame » et la célèbre « tourelle de Jean de Nivelles » hautes toutes deux de quelque 50 mètres. La seconde tour possède un vieux jaquemart en bronze qui s'y trouve juché depuis fort longtemps et qui fait la fierté des Nivellois.

Un coup d'œil encore sur les hautes murailles de la nef et la masse des moellons bruns au faîte



de laquelle s'inscrivent les petites fenêtres ogivales, avant de visiter la collégiale qui est, sans conteste, après Notre-Dame de Tournai, l'expression la plus parfaite de l'art roman en notre pays.

Dès que l'on y pénètre, on est saisi par sa grandeur et son volume et puis, au fur et à mesure que l'on y circule, on est frappé d'admiration par l'heureuse décomposition de ce volume en espaces cubiques harmonieux qui multiplient la beauté de l'architecture avec un admirable souci des proportions.

La nef simple et grandiose à la fois qui s'étend sur 8 travées, les piliers aux pierres gréseuses, les transepts saillants constituent un ensemble de toute beauté que l'on ne se lasse de regarder avec respect et émotion. Tant de grandeur et de noblesse peuvent difficilement trouver le moyen de s'exprimer autrement que par un silence profond où l'on sent plus fort battre son cœur.

Avant mai 1940, la collégiale abritait une véritable cathédrale gothique en miniature, la célèbre chaise de Sainte-Gertrude, qui contenait les reliques de la sainte et dont il ne reste plus que des débris pieusement conservés dans une armoire.

N'a-t-on pas écrit au sujet de cette chaise qu'elle était l'une des plus belles du monde. En tous cas, exécutée de 1272 à 1298 par Colars de Douai, et Jacquemon de Nivelles, ce chef-d'œuvre travaillé dans le plus pur style de frère Hugo d'Oignies était orné d'un prestigieux bas-relief retraçant la vie de la sainte et rehaussé d'émaux de diverses couleurs.

Il convient aussi d'évoquer à propos de cette admirable collégiale.

Musée d'archéologie :
Un angle de la salle II.

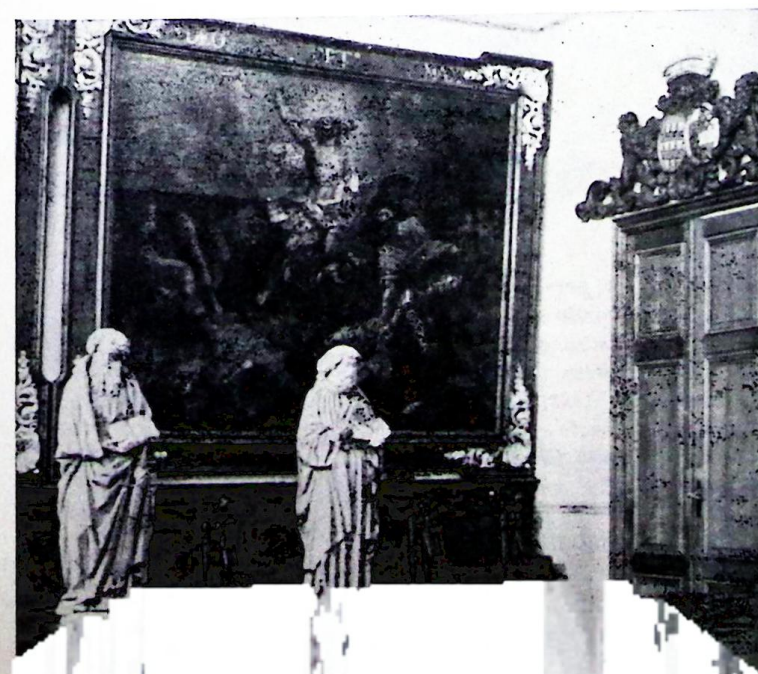




Figure adossée à une colonne

AMSON EBRANLANT LA COLONNE DU TEMPLE
DE DAGON.

sa crypte noyée d'ombre qui rappelle les « halles » de type rhénan et surtout, ce portail de Samson, au porche nord, dont le linteau représente les étapes majeures de la vie de Samson et qui constitue un autre chef-d'œuvre où l'habileté de l'artiste n'a d'égale que son sens inné de la composition.

Sainte-Gertrude possède en outre de belles peintures parmi lesquelles émergent surtout une « Sainte-Cécile » et un « Saint-François » de G. de Craeyer, des statuette de Saint-Pierre et de Saint-Paul de Laurent Delvaux, une chaire de

vérité en chêne de ce même sculpteur qui est originaire de Nivelles, ainsi qu'une autre œuvre de Delvaux également, mais dont le maître a été taillé par son élève Ph. Lelièvre, en 1772.

Et pour mieux comprendre l'histoire de la collégiale, visitons les sous-sols où les archéologues ont réussi à mettre en valeur, par un raccourci de vieilles pierres, cinq siècles d'histoire où l'on retrouvera certains vestiges des édifices religieux qui ont précédé la fondation de l'actuelle abbatale. On découvrira ainsi des fragments de pavements mérovingiens et carolingiens, le tombeau de sainte Gertrude et les restes de ce monument funéraire mérovingien dont j'ai parlé à propos de l'origine de l'église.

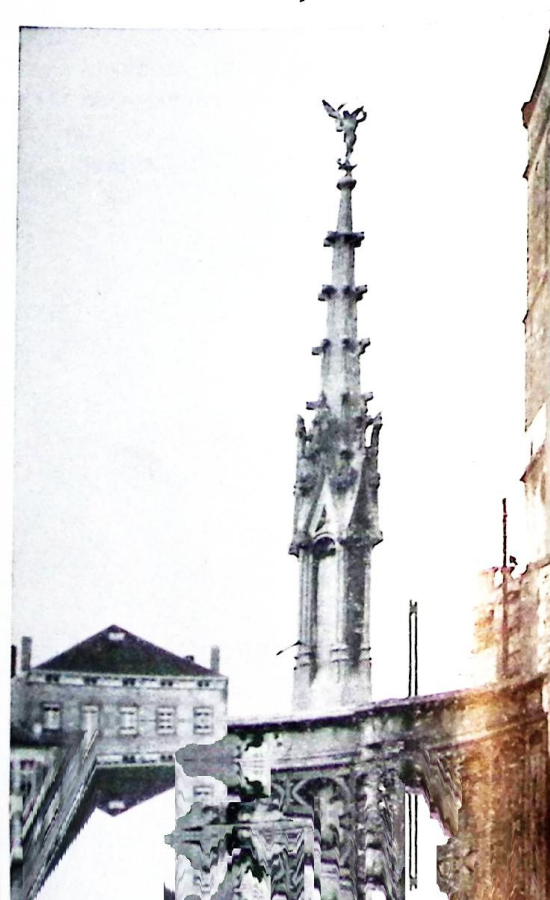
Le cloître roman prolongera l'atmosphère de recueillement qui nous a été ménagé et, par sa galerie couverte où tout est paisible et serein, comme si le temps s'était arrêté de couler, nous quitterons ces lieux à regret non sans avoir été émus par l'ambiance prenante qui s'en dégage.

Sans doute Nivelles pourrait-il se résumer simplement par l'histoire de sa collégiale. Mais cette « ville qui rit », comme Camille Lemonnier l'a appelée, possède bien d'autres monuments qui constituent, pourrait-on dire, les détails de cette belle toile de fond que représente l'incomparable église.

Le Perron, entre-autres, ou Grande Fontaine à Perron datant de 1523 est un gracieux morceau de style français restauré en 1929 et au pinacle duquel est fixée une jolie statuette de Saint-Michel, œuvre du sculpteur nivellois Marcel Collet.

Mais l'Hôtel de Ville retiendra davantage notre attention. Somptueux et tout nouveau, il a abrité, l'an dernier, une bien intéressante exposition inti-

Le perron ou
Grande
Fontaine à
Perron, datant
de 1523, au
pinacle duquel
a été fixée une
jolie statuette
de
Saint-Michel.



tulée « Métiers d'Art en Brabant ». Dans un cadre magnifiquement adapté et dans une présentation du meilleur goût, cette exposition a été une réussite complète qui a en outre permis à ses visiteurs de découvrir ce beau bâtiment qui s'insère parfaitement dans l'ensemble des constructions voisines.

Citons encore, dans la rue du Béguinage, l'ancien hôtel de Malcote du XVII^e siècle dans le jardin duquel se dresse la tour Simone datant du XII^e siècle et dernier vestige des anciennes fortifications de la ville.

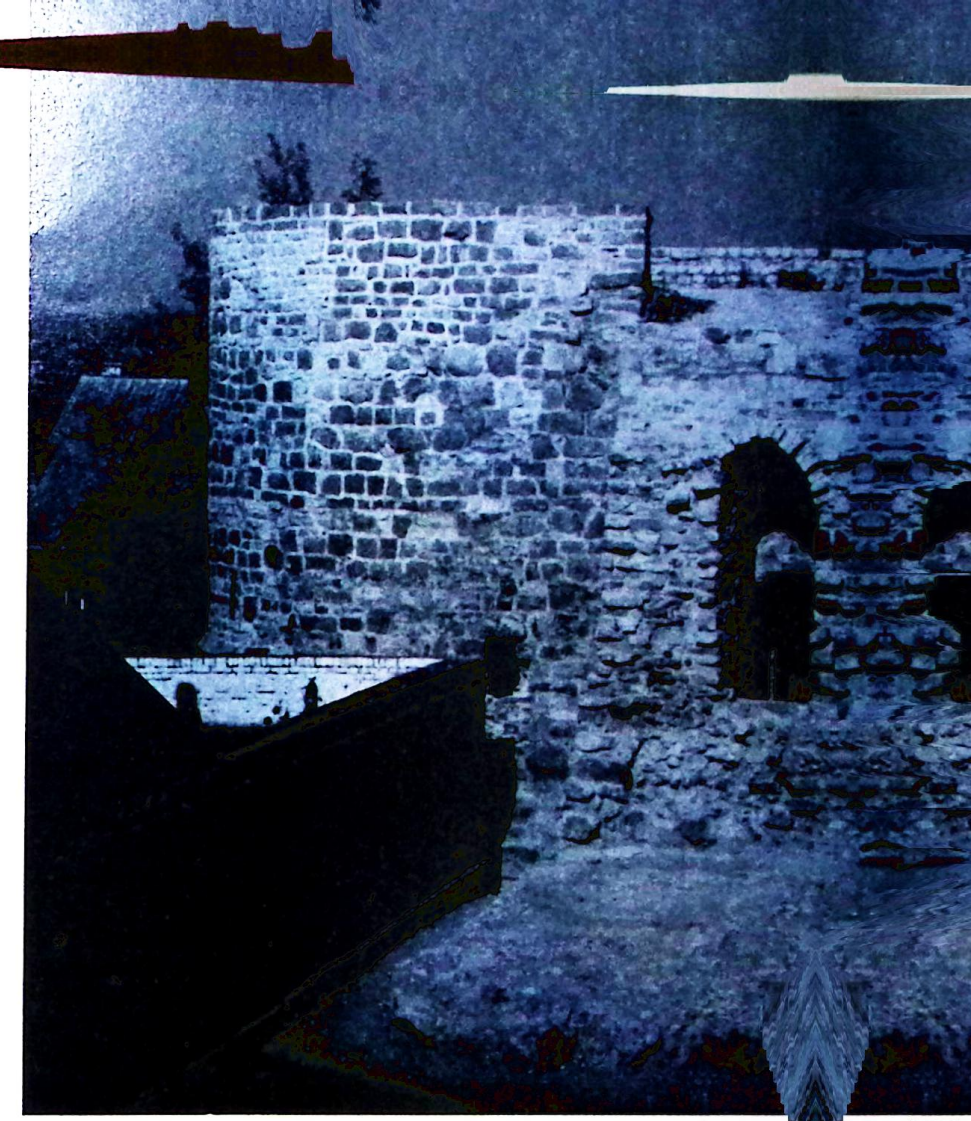
L'église des Récollets rebâtie en 1525 est un monument remarquable d'une grande pureté de lignes. Quant à celle de Saint-Nicolas qui rappelle le souvenir de Sainte Marie de Nivelles, dite d'Oignies, elle a gardé, malgré les dommages qu'elle a subis en 1940, beaucoup d'intérêt et de séduction. Il ne faut pas omettre non plus de mentionner dans cette énumération des curiosités de la ville, le musée archéologique qui contient également des œuvres de Laurent Delvaux, de riches tapisseries, de vieux meubles et poteries et une ample moisson de documents relatifs à l'histoire locale.

Nivelles s'enorgueillit de posséder aussi une oasis de fraîcheur et de verdure, le parc de la Dodaine. Si vous en contournez le bel étang encadré de hauts arbres au tronc flexible, vous apercevrez à nouveau la collégiale et ce, sous le plus bel angle qui soit.

Mais au fait, qu'est-ce que la Dodaine ? Un vieux dicton du pays dit, je crois :

Si l'Dodaine desberdoût
Tout Nivelles périroût.

Voilà bien l'esprit frondeur et narquois des habitants de Nivelles. La Dodaine, c'est un petit ruisseau, un mince filet d'eau, charmant sans doute, mais qui jamais, j'en suis persuadé, ne mettra Nivelles en danger.

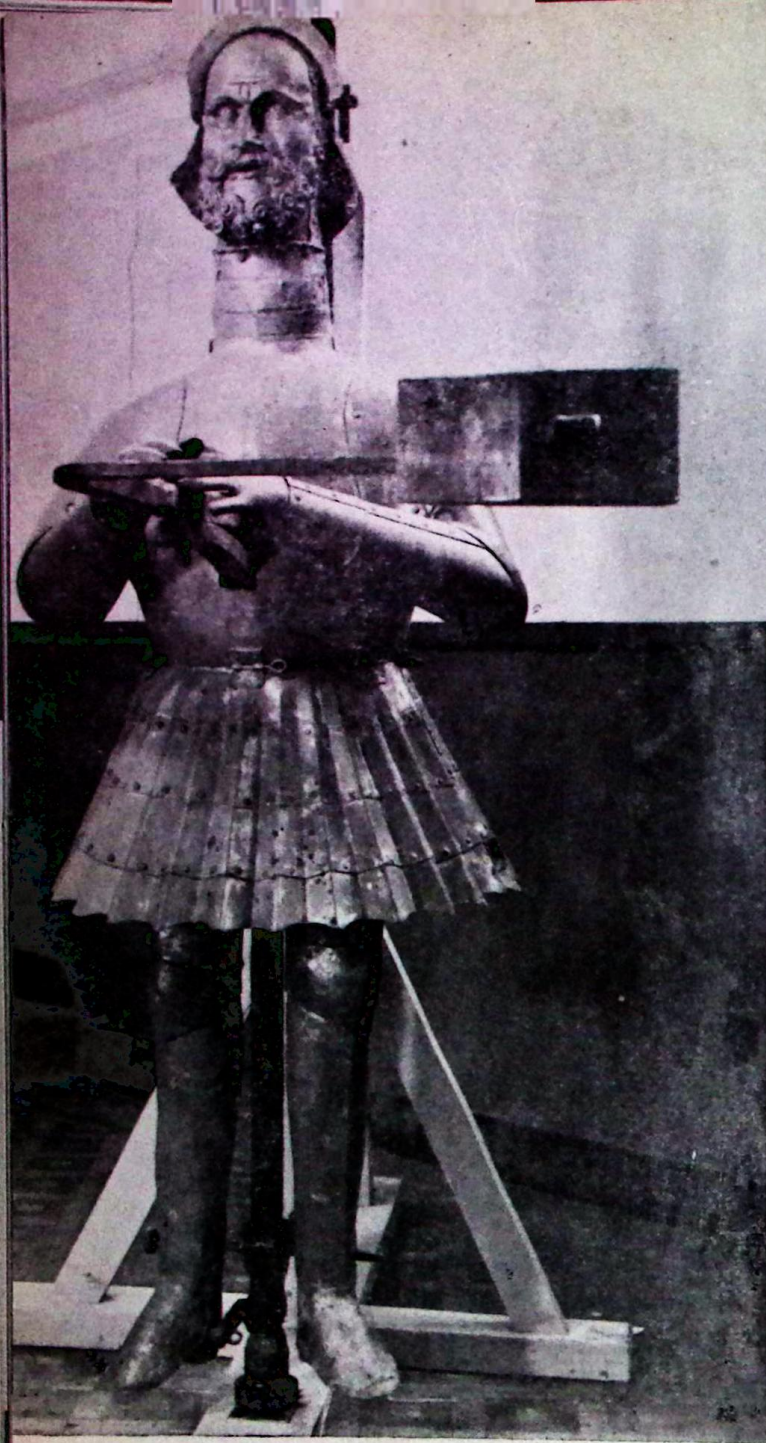


La tour Simone (XII^e siècle), dernier vestige des anciennes fortifications de la ville.

Cet esprit de fine gaularie qui anime le Nivellois se révèle davantage encore dans son fidèle attachement aux rites du folklore local. Il est présent aux sorties de ses géants l'Argayon et l'Argayone dont la légende a fait des ogres dotés d'un fameux appétit.

Et puisque nous touchons au domaine de la gastronomie, rappelons que Nivelles nous fera déguster sa fameuse « tarte à l'djote », dont on garde précieusement, dans quelques pâtisseries et restaurants, la recette inventée, paraît-il, par les chanoinesses de Sainte-Gertrude. Maurice des Ombiaux qui était non seulement le fin conteur que l'on connaît des histoires de notre terre wallonne mais également un gastronome averti aimait, à l'occasion, inviter ses amis à célébrer les délices de cette tarte aux herbes et au fromage onctueux qui fait l'objet, chaque année, d'un curieux festival.

Très traditionaliste et très attaché à son clocher, le Nivellois se glorifie aussi d'avoir en ses murs



Djean-Djean, le plus vieil homme de Nivelles, du haut de la tour méridionale de la Collégiale regarde vivre sa bonne ville.

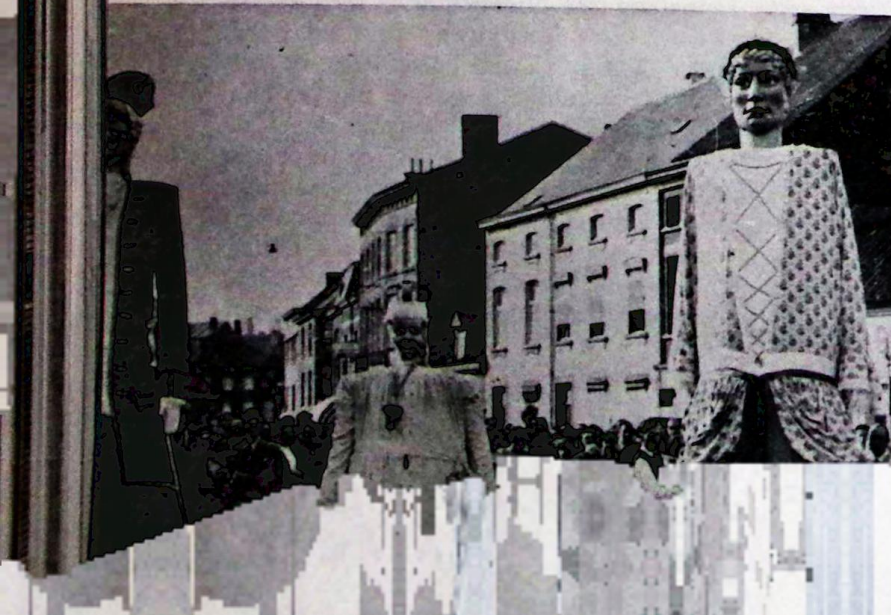
un vieil homme sympathique, Djean-Djean, le plus vieil homme de Nivelles, qui du haut de la tour méridionale de la collégiale regarde vivre sa bonne ville. Il eut plus d'une aventure plaisante que l'abbé Renard a décrites avec beaucoup d'humour dans un poème héroï-comique de la meilleure veine. Et cependant, Djean-Djean qui fait l'objet de la chanson bien connue n'aurait, semble-t-il, rien de commun avec la pittoresque ville brabançonne. Charles Gheude dans le « Jacquemart Djean de Nivelles » et Oscar Colson dans son livre intitulé « Le cycle de Jean de Nivelles » ont essayé de le démontrer. Il n'empêche que notre héros a toujours bon pied et bon œil et qu'il n'est pas prêt d'être dissocié de la ville où il ne serait pas né.

Vieille cité romane à l'esprit frondeur et plaisant, Nivelles constitue ainsi un pôle d'attraction pour quiconque aime à se replonger dans le bonheur d'une ville heureuse. Elevée à l'endroit même où fut créé ce complexe monastique qui fut, au Moyen Age, un des hauts lieux de notre pays, cette charmante ville brabançonne a gardé précieusement ses titres de noblesse et mérite d'être inscrite au tout premier plan de notre agenda touristique. Elle est enfin un relais tout indiqué sur la route de Waterloo où d'autres souvenirs nous attendent dans cette vaste plaine de notre Brabant qui éparpille à foison les beautés de sa généreuse nature.

Jean PIERARD.



Les géants nivellois :
L'Argayon, L'Argayonne et Lolo.



MIDIS DU TOURISME

6 avril 1964.

Promenade à Waterloo

par M. Maurice-Alfred DUWAERTS,
Directeur du Service de Relations culturelles et
Publiques de la Province du Brabant.

L'AN prochain sera célébré le 150^e anniversaire de ce fameux 18 juin 1915, de ce jour où il fut décidé du sort de l'Europe.

Cette information lapidaire constituait en quelque sorte le liminaire de l'exposé que M. M.-A. Duwaerts, Directeur du Service de Relations Culturelles et Publiques de la Province du Brabant a fait, au pied levé, en l'absence de M. Théo Fleischman, obligé de garder la chambre pour des raisons de santé.

L'annonce de l'impossibilité devant laquelle se trouvait l'éminent président-fondateur de la « Société d'Etudes Napoléoniennes » de procéder, par le cœur et par l'esprit à la « Promenade à Waterloo » avait plongé le public fort nombreux qui se pressait dans notre salle, dans l'affliction, d'autant plus que M. Duwaerts ne pouvait lui-même dissimuler un tant soit peu l'émotion tangible qui l'étreignait.

Peu à peu cependant, grâce à la chaleur communicative d'un commentaire vif, alerte et nerveux, grâce à un exposé débordant de détails puisés à bonne

source, tant historiques que touristiques ou pittoresques, l'auditoire réagit avec un intérêt soutenu à la force évocatrice des fameuses journées vécues par le « grand bûcheron de l'Europe ».

Aussitôt, le conférencier nous fait toucher du doigt l'importance exceptionnelle, incalculable des circonstances spéciales qui s'avérèrent d'ailleurs néfastes, ayant précédé la bataille.

Au nouvel état-major de l'Empereur, reconstitué par celui-ci après son premier exil, ne figurait plus le fidèle Berthier, major général de la Grande Armée

Wellington sur carte postale.





Le lieutenant général anglais Lord Uxbridge
Commandant en chef de la cavalerie, il portait
l'uniforme de colonel des « Queen's Own Hussars ».

qui fut à l'époque de Wagram l'un des favoris de Napoléon. Il y était remplacé par le Maréchal Soult, le protagoniste de Wellington. Quoique Soult fût un bon officier, les conflits qui l'opposaient à l'Empereur, ont largement contribué à la défaite par une série de fautes stratégiques.

Après l'éclair des sabres, l'étincelle des bayonnettes,

La Haie-Sainte.



le flamboiement des bombes, l'effacement monstrueux des tonnerres, le fléchissement des charges des cuirassiers, le défilé du dernier carré de la Grande Armée, la silhouette de Cambronne « le plus sublime dans l'histoire », ce fut comme un râle au fond d'une tombe, le massacre. Les pertes sont évaluées à 50.000 des humaines.

Ce carnage, souligne l'orateur, a heureusement inspiré les hommes de ce siècle-là dans leur organisation d'une politique nouvelle.

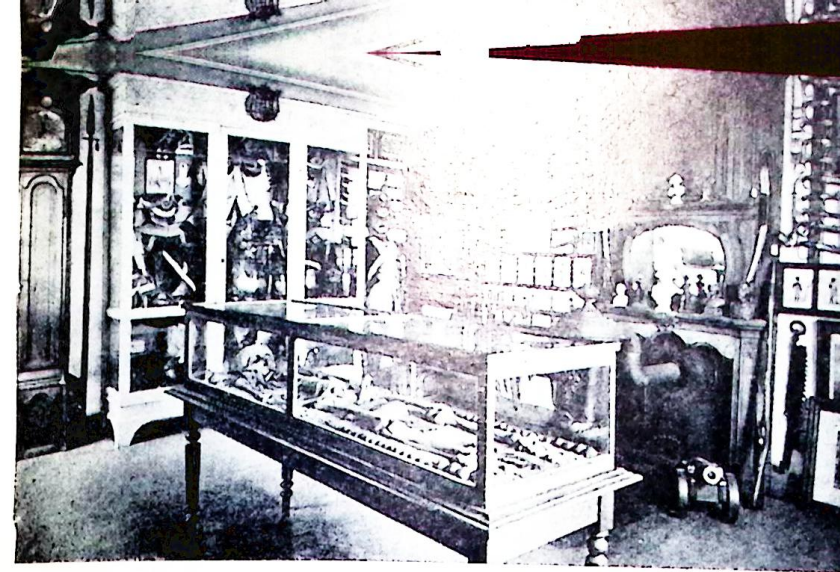
On n'a que trop peu, d'ailleurs, écrit sur les suites de cette bataille, sur l'amoncellement de cadavres qui jonchaient la « morne plaine ».

A la pluie du 18 juin avait succédé une période de chaleur, ce qui explique l'air vicié d'abord, la difficulté ensuite de déblayer le terrain.

Tout l'héroïsme fou de Ney ne peut effacer l'image d'horreurs au soir de ce jour décisif.

Quel était le plan de Napoléon ? Il se résume dans l'effort continu d'empêcher que se joignent les armées Prussienne et Belgo-Néerlandaise. Wellington, par contre, s'était tenu à choisir l'endroit. Il est incontestable qu'il a eu l'avantage du terrain, qui descendait en pente douce vers Bruxelles, en pente forte vers Genappe. Cachée de l'autre côté de la pente, la cavalerie anglaise n'était pas à la portée de l'artillerie française. La ferme de la Haie-Sainte, le chemin creux d'Ohain sont eux aussi les maillons d'une chaîne de points forts dont profita l'armée alliée.

Après cette esquisse imagée, l'orateur poursuit sa démonstration en émaillant richement son documentaire de diapositives judicieusement choisies. A l'apparition du quartier général de Wellington sur l'écran, M. Duwaerts parvient à passionner l'auditoire par l'épopée d'Uxbridge, beau-frère de Wellin-



Le musée du Caillou.

1950, par la Société belge des Etudes Napoléoniennes, grâce à l'heureuse initiative de M. Théo Fleischman dont la compétence fait autorité en la matière, elle fut aménagée en Musée napoléonien, le seul du genre existant en Belgique.

Une succession d'images défile ensuite aux yeux de l'auditoire dans cette « promenade à Waterloo », telles que la colonne Gordon, l'aide de camp de Wellington, la statue de cire du Prince d'Orange, commandant des troupes Belgo-Néerlandaises et blessé au cours du carnage. La forêt de Soignes lui fut donnée en guise de remerciement. En 1830, la forêt devint la propriété de Léopold I^{er} par donation. Elle est actuellement un bien d'Etat.

Enfin, il n'y aurait pas eu de « promenade » sans un commentaire au sujet de la butte, sans une vue du

ton, tant sur le champ de bataille, qu'aux bals de la cour. Sa jambe gauche fut enlevée par un boulet et ce même personnage avait... « enlevé » une jolie et gente dame de la noblesse anglaise. Ce fut d'ailleurs ce scandale qui fut à l'origine de la mésentente entre Uxbridge et Wellington. La dite jambe fait l'objet d'un monument érigé dans le jardin d'une maison à l'entrée de Waterloo et le Lord de déclarer qu'il la faisait enterrer « comme une personne qui lui était chère ».

Ancien domaine des Templiers, rebâtie en 1778 par la Commanderie de Malte, ayant servi d'ambulance aux Anglais durant la bataille, la ferme de Mont-Saint-Jean apparaît. Peu après c'est le tour du Château-Ferme d'Hougoumont, le seul emplacement où se voient encore les traces de la bataille. Ses origines remontent au XV^e siècle. Le château fut ravagé au cours de la bataille et seule subsiste encore la ferme, dont les murs portent les traces de projectiles.

La ferme de la Haie-Sainte, point d'appui essentiel pour la défense et finalement enlevée par les Anglais, fut le théâtre de luttes sanglantes et extrêmement meurtrières. Les environs de la ferme sont une immense et anonyme nécropole.

Et enfin voici la ferme du Caillou, robuste bâtisse datant de 1775. Napoléon y établit son quartier général à la veille de la bataille et passa la nuit du 17 au 18 avec son Etat-Major. Cette demeure fut, de 1905 à 1948, la propriété de l'historien belge, Lucien Laudy, qui la convertit en lieu de pèlerinage. Acquisée en

Belle-Alliance. Le monument français :

L'AIGLE BLESSE

Mémorial aux derniers combattants de la Grande Armée.



panorama, qui a présenté la charge de Ney. A l'avant-plan de celui-ci on pouvait remarquer des pièces d'artillerie qui ne furent pas enlevées par les Français après une charge de cavalerie. Elles ont donc pu servir et ceci a d'ailleurs été considéré comme l'une des plus graves erreurs françaises.

Le choix des dispositions ne pouvait mieux se déduire que par la vision de l'aigle blessé qui nous

résume en quelque sorte la tragique destinée de l'armée.

Il est incontestable que cette dernière œuvre du Musée du Tourisme a suscité l'admiration et l'intérêt passionné, non d'avoir restitué de façon si réaliste des pages épiques d'une des grandes époques de l'humanité.

AVIS - ECHOS - AVIS - ECHOS - AVIS - ECHOS - AVIS -

Arts et Traditions populaires d'Europe.

Chaque année, entre le 1^{er} et le 15 octobre, la Faculté des Sciences sociales, politiques et économiques.

Cette exposition est au programme de la Semaine Européenne de l'Art et de la Tradition, organisée par la Faculté des Sciences sociales, politiques et économiques.

Le jury continuera en octobre 1964 et sera fait par Albert Dierckx, professeur en Philosophie romaine et licencié en Histoire de l'Art et d'Archéologie, professeur de langues romanes à l'Institut Supérieur de Commerce à Anvers, auteur de plusieurs publications relatives au folklore, à la linguistique, la toponymie et l'ethnologie.

A l'occasion de cette exposition, il a été organisé en Belgique, en France et en Hollande.

La faune marine.

La 9^e exposition de l'Association La Faune Marine a fermé ses portes le 22 mars après avoir reçu la visite de 2000 personnes y compris les élèves de 25 écoles de la ville de Bruxelles, soit de 1000.

Parmi le public qui a fréquenté plus particulièrement l'exposition, on a noté principalement des femmes et en général des personnes de tout âge appartenant à des milieux très variés. Pour la première fois depuis la création des expositions, celle de 1963-1964 a vu défiler un certain nombre d'étrangers, notamment des Anglais et des Français, envoyés par la Commission Générale au Tourisme.

Les collections uniques en leur genre qui figurent aux expositions de l'Association « La Faune Marine » ont constitué une attraction unique pour la ville de Bruxelles au cours de l'hiver passé. Non seulement l'on pouvait y voir la totalité des organismes de la Mer du Nord mais également 200 espèces de coquillages, d'oursins, d'étoiles de mer, etc. appartenant à la faune tropicale.

La prochaine exposition sera organisée avec le concours de l'ambassade de Grande-Bretagne à Bruxelles.

Le rêve au musée

Les beaux peintures du musée d'art moderne, place Royale ont accueilli depuis le 26 avril, une grande exposition d'œuvres sous le titre : « Le rêve ».

Les peintures des mouvements historiques, le symbolisme et le surréalisme, sont représentés aux dimensions et même temps que des artistes dont une partie de l'œuvre appartient au surréalisme et à la poésie. On voit également des tableaux-prémiés et des sculptures participent au climat d'environnement du rêve.

Trésor du français

Un colloque de lexicologie française et romane tenu à l'Université de Strasbourg en 1967 a fait apparaître la nécessité impérieuse de créer un dictionnaire historique de la langue qui recenserait tous les trésors de chaque mot français : origine, formes flexionnelles, lexicographie, bibliographie exhaustive, phonétique, etc.

Le professeur Paul Imba, recteur de l'Académie de Nancy, est occupé à réaliser ce projet. Il est aidé par une trentaine de personnes qui, l'an prochain, auront une centaine. La documentation la plus importante et la plus spectaculaire sera fournie par un ordinateur électronique qui a été choisi pour réunir une documentation à partir des textes littéraires.

On nourrit la machine au moyen de textes embrassant toute la littérature française depuis l'origine de la langue (442) jusqu'en 1959 : date qui a été choisie parce qu'elle marque le début de la diffusion du vocabulaire de l'atome.

La machine digérera les textes, analysera et triera 250 millions de mots et fournira ainsi pour chaque mot envisagé les références littéraires correspondantes avec indication de l'auteur, de l'année d'édition, du numéro de page, du numéro de ligne, et un contexte suffisant de quatre à cinq lignes par référence.

La machine seule indiquera donc automatiquement les différents sens attribués au même mot selon les époques et les auteurs et cela avec une profusion astronomique. La publication de ce dictionnaire demandera une vingtaine d'années.

« Prix Edgard Spaelant »

En vue d'honorer la mémoire d'Edgard Spaelant, député permanent ancien président de la Commission du Folklore Brabant, il a été institué par le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant un « Prix Edgard Spaelant » qui récompensera un travail inédit et original, contribuant à l'histoire d'une commune du Brabant.

Deux prix, chacun de 10.000 F. seront attribués chaque année, dans le courant du mois de novembre, l'un à une œuvre rédigée en langue française, l'autre à une œuvre rédigée en langue néerlandaise. Les prix ne pourront être partagés et le jury, composé des membres de la Commission du Folklore Brabant de devra pas obligatoirement attribuer ceux-ci, s'il juge la ou les œuvres insuffisantes.

Le jury chargé de juger les travaux présentés pourra proposer la publication de ceux-ci, couronnés ou non, dans la revue du Service de Recherches Historiques et Folkloriques : « Le Folklore Brabant ».

Ne seraient pris en considération que les travaux inédits et originaux, n'ayant pas encore obtenu d'autre prix, se basant sur des sources imprimées ou inédites et s'y référant systématiquement.

Trois exemplaires dactylographiés des manuscrits doivent être envoyés au Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant 4, rue Saint-Jean à Bruxelles 1, avant la date rendue publique chaque année.

Les manuscrits ne portent pas de nom d'auteur, mais sont munis d'une devise, reproduite sur une enveloppe contenant le nom et l'adresse du ou des auteurs ainsi que les pièces justificatives de la qualité de Belge. Cette enveloppe fermée, jointe au manuscrit, porte la souscription : « Prix Edgard Spaelant ».

Le rallye 1964 du R.C.C.C.B.

Le Royal Camping et Caravaning Club de Belgique fait savoir qu'il organise son rallye annuel, au camp Paul Drabs, du R.C.C.C.B. à Néthén, lors de la Pentecôte, les 16, 17 et 18 mai prochains. Invitation cordiale, à tous les campeurs.

LÉGENDES BRABANÇONNES

Uccle : "Au Vieux Spijtingen Duivel"

DANS le n° 10 (octobre 1963) d'expression néerlandaise de la revue « Brabant », notre confrère Bernard Henry nous donne une version de l'origine de la vieille enseigne du « Spijtingen Duivel » à Uccle.

En quelques mots il y conte la mésaventure d'un Charles Quint assoiffé s'arrêtant à l'auberge, dénommée « A l'Ange ». La version en est très exacte, toutefois nous tenons de par nos aïeux — vieille famille uccloise — d'autres détails ainsi que d'autres versions.

Donc, Charles Quint ayant pu se rendre compte du caractère aussi acariâtre que méchant de la tenancière, ordonna de changer l'enseigne : « In den Engel » par celle de « In den Spijtingen Duivel ».

Que signifie, en réalité, cette appellation ? Nous pouvons la traduire par : « Au Diable piteux » ou « Au Diable endommagé ».

Au cours des temps, pas mal de mots ont vu leur signification modifiée et il en est de même du terme ci-avant. Notons que « Spijting » désignait autrefois un état de dépit et d'ire et l'enseigne nous montre un diable furieux, menaçant, plein de hargne.

Dans le « Brabantsch Sagenboek » Teirlinck et De Coster nous donnent l'explication suivante :

« Sous l'ancien régime flamand, lors des kermesses et processions annuelles à Stalle, Carloo et Boendael, divers métiers, gildes et serments s'y rendaient en corps.

» Or, il advint qu'à Uccle s'était ouverte une nouvelle auberge qui n'avait pas d'enseigne. La Gilde des Escrimeurs, qui avait coutume de donner des fêtes à Carloo, s'y arrêta, drapeaux en tête à la hampe surmontée d'un Saint-Michel d'argent ciselé, patron de Bruxelles et terrassant le démon. Les Ucclois et ceux de Stalle prétendirent que l'auberge serait dorénavant enseignée « A Saint-Michel » — ce que ceux de Bruxelles contestèrent. Il s'en suivit une mêlée au cours de laquelle le diable se brisa sous les pieds de l'archange. Et tous s'écrièrent : « N'est-ce pas triste, n'est-ce pas dommage, saint Michel a perdu son diable ».

Les habitants de Stalle suspendirent le diable à la hampe de leur enseigne. Mais les Escrimeurs portèrent leur enseigne à Carloo.

La version de Stalle suspendirent le diable à la hampe de leur enseigne. Mais les Escrimeurs portèrent leur enseigne à Carloo.



terent plainte au Duc et l'objet du litige leur fut rendu. Cependant, l'aubergiste fit peindre un diable sur l'enseigne et garda le nom « In den Spijtingen Duivel ».

» Et les Escrimeurs, chaque année, ne manquèrent pas d'y revenir en grande pompe. »

Une autre version me fut racontée par une grande tante vénérable uccloise, décédée quasi centenaire :

A la fin du XVI^e siècle des bateleurs réformés chassés de la Ville, se réfugièrent dans une auberge à Uccle. Ils essayèrent d'y représenter une sotie intitulée « Den Spijtingen Duivel », critiquant le gouvernement du duc d'Albe et ridiculisant ce seigneur « à la triste figure ».

Au cours de la représentation les sbires du sinistre Duc, avertis par des mouchards, envahirent le cabaret et les bateleurs n'eurent d'autre ressource que de s'enfuir par les jardins et les champs environnants où ils furent poursuivis et massacrés jusqu'au dernier. Le cabaretier même faillit être pendu. Il en réchappa toutefois, mais plus tard lorsque Albe eut évacué nos lieux, l'auberge prit comme enseigne : « Au Spijtingen Duivel ».

Nous attachons cependant le plus de crédit à la toute première version dont le détail nous est fourni par P.-Em. Le Jeune dans l'ouvrage « Uccle au Temps jadis », recueil historique et folklorique publié par Uccle-Centre d'Art en 1925 :

« L'auberge s'appelait en effet « In den Engel ».



La « Bonne » avait nom Bette et son garçon d'écurie, qui remplissait à l'occasion les fonctions de maître d'hôtel, était « Toutje ».

« Ce jour-là un beau seigneur était descendu de cheval devant la porte. Ayant passé les rênes à Toutje, il était entré et, de l'air d'un homme qui se croit partout chez lui, il avait commandé un bon dîner, déclarant qu'il n'entendait point attendre, étant fort pressé. Dès avant le repas, l'étranger ouvrit sujet à fréquentes déclamations qui parurent fort enragées à Bette, femme d'un caractère assez désagréable et habituée à jouer le rôle de maître et non à obéir.

« Pour le Prince — on sut plus tard que c'était Charles Quint — pour le Prince donc, les verres à boire étaient mal lavés, la vaisselle d'étain trop peu lustrée et la nappe, ainsi que la serviette

« au fait, je ne puis plus d'être si pressé...
« Bette, prenant son temps, dit : « Vous n'avez pas perdu de temps à attendre ?
« Toutje, qui était assis à côté de Bette, dit : « Non, je n'ai rien fait de spécial...
« Bette, prenant son temps, dit : « Vous n'avez pas perdu de temps à attendre ?
« Toutje, qui était assis à côté de Bette, dit : « Non, je n'ai rien fait de spécial...

« Bette, prenant son temps, dit : « Vous n'avez pas perdu de temps à attendre ?
« Toutje, qui était assis à côté de Bette, dit : « Non, je n'ai rien fait de spécial...
« Bette, prenant son temps, dit : « Vous n'avez pas perdu de temps à attendre ?
« Toutje, qui était assis à côté de Bette, dit : « Non, je n'ai rien fait de spécial...

« Et Toutje fut flatté — d'autant plus que son maître, le mari de Bette, ne laissant jamais échapper l'occasion de l'invectiver lui, Toutje, et de le traiter d'imbécile à tout propos !

« Aussi, répétait-il avec complaisance à Bette l'opinion flatteuse du Prince. La maîtresse alors eut tint plus; cramoisie de coïte et les pomps sur les hanches, elle cria à la face du garçon : « Well ! well ! dat ils alles well ! maar tal hij ons kunnen betalen deze vlierenfluter ! » (1).

« La salle retentit de ses aménités malsonnantes. Charles Quint sursauta sur son banc, puis montrant à Bette son poing, arma d'un vent de veau parfaitement rongé, il lui dit : « Vous êtes bien la mégère que l'on m'avait dit. Ça n'est pas « In den Engel » que l'on devrait envoyer votre auberge, mais bien « In den Spiegel der Wel » — et désormais je veux qu'on la nomme ainsi. »

C. DEHAIR

(1) Bien ! bien ! cela est très bien ! mais s'il ne nous paye, cet enjôleur ?

Une exposition des sites d'Uccle en septembre prochain

L'Administration communale d'Uccle organisera cette année une exposition des sites et du folklore ucclois. Elle aura lieu dans le Grand et le Petit Foyer du Centre Culturel et Artistique du 12 au 24 septembre.

La commune présentera ses meilleures toiles représentant des sites existants ou disparus en raison de l'urbanisme. Nous verrons aussi montrés des documents relatifs à l'histoire d'Uccle.

Le Collège des Bourgmestre et Echevins fait appel aux possesseurs de tableaux, de photographies, de cartes illustrées anciennes et de documents historiques pour collaborer à l'organisation de ce salon. Il invite les collectionneurs qui accepteraient de contribuer à la réussite de cette exposition à se faire connaître au service des Beaux-Arts (Maison communale, téléphone 43.01.80). Il va de soi que leur collaboration n'entraînera aucun frais et que les objets exposés seront transportés par la commune et seront couverts par une assurance.

NOTULES

TRADITIONS POPULAIRES

LE MAI

NOTULES

LA « Fête du Travail », avec ses longs et bruyants cortèges qui prennent, malgré tout, un redoutable aspect politique et l'offre si sympathique du brin de muguet porte-bonheur ont supplanté, partout en Europe, les anciennes coutumes : la plantation du « Mai » si naïvement décoré de fleurs, de rubans et d'oripeaux, l'élection d'une « Reine de Mai » avec ses cortèges de jeunes gens et jeunes filles travestis, ses musiciens et ses danses, cérémonies qui offraient entre elles une grande analogie, car elles se rattachaient les unes comme les autres à l'idée du retour de l'été.

A Bruxelles, le fameux « Meiboom » qui, chaque année fait couler tant d'encre, se plantait à l'origine le premier jour de mai. La fête de Saint-Laurent tombant en août, les habitants du populeux quartier des rues du Marais et des Sables décidèrent de reculer la date de la plantation du jeune et vigoureux bouleau.

La coutume a longtemps subsisté d'aller planter le mai devant la maison des jeunes filles, la nuit du premier mai.

Mais une signification particulière était attachée à chacune des essences dont on composait le mai. C'est ainsi qu'on plantait du houx sous les fenêtres des filles ayant mauvais caractère; le sureau symbolisait les « bras creux », c'est-à-dire la paresse; on plantait du lilas chez les plus belles, une branche de pin chez les plus fidèles, de peuplier chez les inconstantes, de cerisier chez les plus aimables, de bouleau chez les plus vertueuses, de noisetier chez les volages, de sapin chez les orgueilleuses, une branche d'aune chez les médisantes, de saule chez les bavardes et d'aubépine chez les plus pures.

Quant aux filles ayant « mal tourné », on mettait devant leur porte ou à califourchon sur le toit de leur demeure un mannequin de paille, afin qu'elles ne fussent pas sans homme, même la nuit du premier mai.

Aux environs d'Aarschot, un arbre élevé et très feuillu se plantait devant la demeure des vierges jeunes et vertueuses, tandis qu'un maigre arbuste dont il ne restait que le tronc désignait l'habitation des vieilles filles. Une douce musique accompagnait la plantation du premier; l'autre était mis en place dans une véritable cacophonie d'instruments à vent.

La coutume de la plantation du « Mai » qui est remplacée par l'habitude d'offrir galamment du muguet, a surtout été tuée par le manque d'arbres de mai, et encore, par les mesures prises par les autorités pour empêcher que les bois ne soient dépeuplés d'arbres de ce genre.

Déjà au commencement de la seconde partie du XVI^e siècle, une ordonnance (du 24 avril 1566) inter-

dit aux gentilhommes, serviteurs de la gouvernante, ou des chevaliers de l'ordre et autres vassaux habitant Bruxelles, d'abattre de ces arbres au lieu-dit la Hoechde, ou ailleurs, chose défendue par le Keureboeck, et si nuisible aux bois par l'abus qu'on en faisait, que, dit l'ordonnance, la forêt de Soignes s'en trouvait tellement gâtée, foulée, endommagée, que, par la succession des temps, il en devrait résulter de grosses pertes et d'irréparables dommages.

L'ordonnance ayant maintes fois été renouvelée et assez sévèrement exécutée, il est facile de comprendre que les arbres de mai sont devenus rares et que, surtout dans les villes, il ne reste plus d'autres traces de l'ancienne fête de mai, que quelques aubades données dans la soirée du 30 avril à certaines notabilités.

Dans les papiers relatifs à l'abbaye de Parc-les-Dames en Brabant, déposés aux Archives du Royaume, on relate les faits suivants qui ne manquent pas d'être curieux sous le rapport des mœurs brabançonnes au XVII^e siècle.

En 1634, Mme l'Abbesse de Parc-les-Dames refusa nettement aux habitants de Rotselaer le mai, que ceux-ci prétendaient avoir le droit d'exiger de l'abbaye. Ce mai devait être planté, comme d'habitude, devant la maison des Archers, qui ressentirent grand déplaisir d'un refus qu'ils considéraient comme un affront; le paysan brabançon est peut-être moins endurant encore que ceux d'autres contrées. Sans autre forme de procès, ils se rendirent au bois et coupèrent LEUR arbre. Informés de cette coupe non autorisée, les serviteurs de Mme l'Abbesse arrivèrent et parvinrent à saisir l'arbre. Mais leur triomphe fut de courte durée. La jeunesse de Rotselaer n'était pas d'humeur à se laisser enlever ses droits et privilèges.

Elle se dirigea vers l'abbaye, enfonça les portes, brisa tout ce qui s'opposait à son invasion victorieuse, et s'empara du mai, qui bientôt fut planté, au milieu des acclamations de la foule, là où la coutume voulait qu'il le fût.

Cependant, Mme l'Abbesse n'avait pas refusé l'arbre sans graves motifs. Il existait une HAINE entre ceux de Rotselaer et les dames de l'abbaye, parce que celles-ci avaient résolu de mettre fin à une autre pratique : celle, pour les habitants, de se rendre à l'abbaye, le jour du grand carnaval, et d'y danser, manger et boire dans le réfectoire des domestiques.

Ce n'est qu'en 1658 qu'un arrangement intervint entre l'abbaye et les « fous de Carnaval », ces derniers acceptant qu'il leur soit payé pour leur renonciation à l'ancienne coutume une somme de 100 florins du Rhin.

SOIRÉES DU TOURISME

12 mars 1964.

« Op verkenning naar de Elzas en de Vogezen »

par M. Victor VANACHTER

Traducteur-reviseur
au Ministère des Affaires Economiques.

S'il ne peut être considéré comme une invention, ni même comme une découverte à verser à l'actif de notre civilisation contemporaine, le tourisme dont l'existence est attestée dès la plus haute antiquité, ne répondait, il y a trente ans à peine, à défaut de la mise en œuvre de moyens adéquats, à aucun besoin concret, fondamental de nos populations et ne se traduisait par aucune action d'envergure susceptible d'influer plus ou moins profondément, sur les divers facteurs de l'activité humaine. Privilège de caste, apanage des quelques classes favorisées, le tourisme apparaissait, alors, essentiellement comme une distraction, un divertissement à l'usage exclusif des fortunés et des possédants. Symbole plutôt que réalité sur le plan numérique, confiné, de surcroît, dans une sorte de népotisme débilitant et rétrograde, il développait ses extravagances en marge de la société proprement dite et végétait dans un état voisin de la léthargie.

L'octroi des congés payés, consécutif aux grèves et revendications qui déferlèrent pratiquement sur l'Europe toute entière, peu avant la seconde déflation mondiale, en libérant, partiellement, le travailleur des servitudes professionnelles, posa, pour la première fois, d'une façon concrète, le problème de l'utilisation des loisirs tout en marquant le point de départ de l'ère touristique contemporaine. L'impulsion était donnée. Quittant définitivement le royaume nébuleux de la théorie et de la spéculation pure, le tourisme entra, de plain-pied, dans le mouvement même de l'histoire. Si la conflagration universelle 1940-45 et ses tristes séquelles mirent temporairement en veilleuse la question de l'intégration du facteur touristique dans les grandes disciplines modernes, elles furent, en revanche, impuissantes à briser un élan qui devait s'affirmer dans tout l'éclat et dans toute l'exubérance de sa jeunesse primesautière, principalement, au cours de cette dernière décennie.

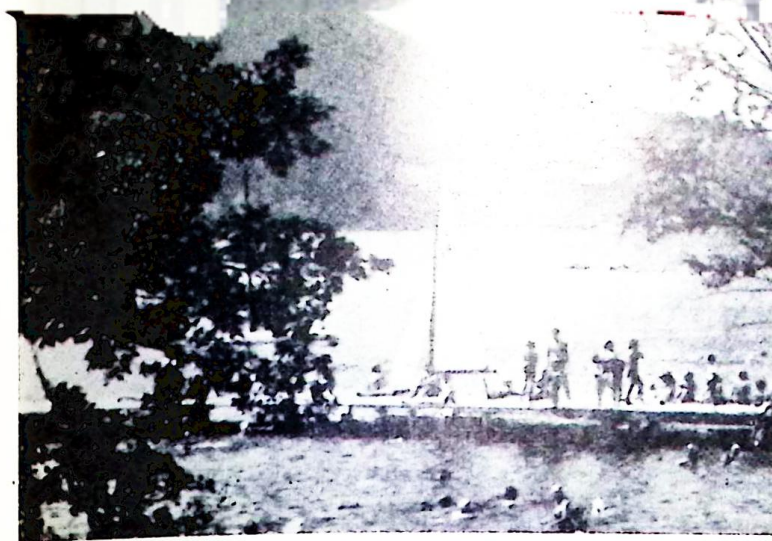
L'amélioration graduelle du bien-être consécutive à l'élévation du niveau de la vie, à la réduction des heures de travail, à la généralisation et à l'extension des congés payés combinées avec le développement parallèle des moyens de transport, la soif de connaître

d'autres horizons, le besoin impérieux de fuir, à tout prix, l'atmosphère factice, fébrile, frelatée et, pour tout dire, empoisonnée des villes transformées en gigantesques termitières et, enfin, la diffusion sans cesse plus accentuée de l'enseignement avec son corollaire, l'éveil de la curiosité intellectuelle furent autant d'éléments déterminants qui, en drainant vers le tourisme une clientèle toujours plus nombreuse, toujours plus bigarrée aussi, ont très vite rangé ce dernier parmi les branches d'activités les plus importantes de notre civilisation.

Conjointement, cette croissance soudaine du facteur touristique a littéralement bouleversé les données traditionnelles de sorte que les récentes définitions qui, en assignant au tourisme une triple fonction, tour à tour, économique, sociale et culturelle, étaient taxées, hier encore, de téméraires, voire de choquantes ou outrancières, semblent, aujourd'hui, sinon désuètes et surannées, du moins, dépassées par les conjonctures. Il suffirait de puiser quelques exemples dans des domaines aussi distincts que le sont la sociologie, la morale, la psychologie et même la politique, envisagés, tant à l'échelle nationale qu'internationale pour démontrer, sans contredit, l'ampleur et le volume que le tourisme a pris au cours de ces dernières années, pour mettre en exergue la position enviable qu'il occupe dans la hiérarchie des valeurs, pour entrevoir les perspectives exaltantes qui lui sont ouvertes sur le terrain à peine défriché des relations entre les peuples et pour justifier, enfin, les droits imprescriptibles qu'il a conquis, sur le plan spirituel, en réveillant, au contact des vraies valeurs de l'humanité, les consciences trop longtemps assoupies voire sclérosées.

Ce noble et généreux objectif trouva matière à ample moisson dans l'attachant et passionnant exposé que M. Vanachter consacra à ces régions tout imprégnées d'une intense joie de vivre que sont restées l'Alsace et les Vosges, à ces régions où l'Art et la Nature brodent d'étourdissantes variations sur le thème éternel et inépuisable de la suprême Beauté. S'appuyant sur une gamme éblouissante de diapositives en couleurs, elles-mêmes soutenues par un commentaire dont l'exemplaire sobriété ne le cédait qu'au souci constant d'atteindre à l'authentique grandeur par la fusion intime, totale, inconditionnelle des cœurs, le conférencier nous convia à la découverte d'une terre étrange, insolite dont le charme discret et subtil émeut, retient, fascine, envoûte et ouvre des horizons insoupçonnés où la plus grisante des rêveries comme le plus troublant des souvenirs s'alimentent aux sources les plus pures de l'authentique grandeur.

Verdun, cité martyre, symbole de la résistance française, ville par où « on ne passe pas », Verdun

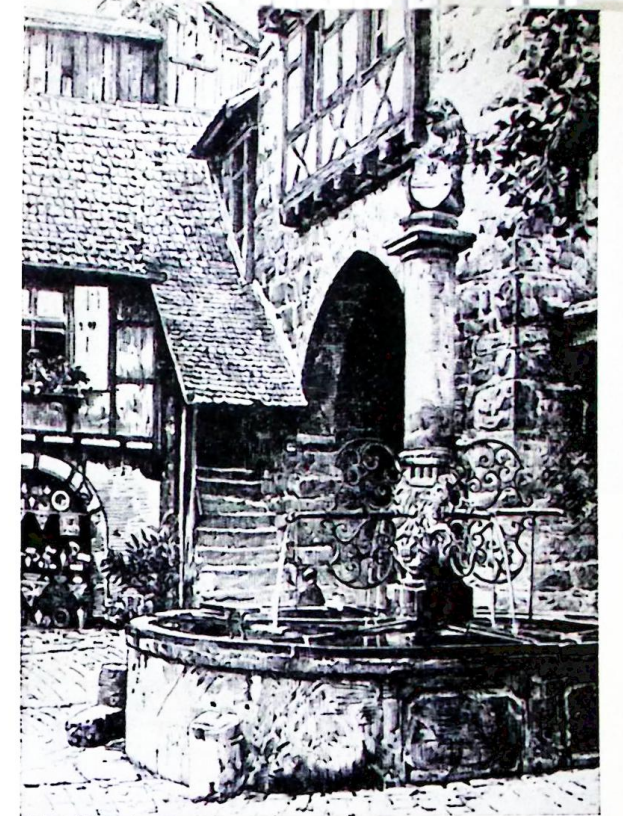


Le lac de Gérardmer dans les Vosges.

où chaque enclos, chaque pierre clame encore l'impérissable souvenir de ces milliers de héros anonymes hantant un décor de cauchemar, quasi dantesque où, hier encore, chaque sillon charriait son ossuaire, où chaque pli de terrain recélait son charnier, sera la première étape de cet exaltant pèlerinage aux sources. Ici tout le passé s'accroche, s'attarde et les gestes sublimes renaissent, resurgissent, se raniment au pied de ce Monument de la Victoire, haute pyramide surmontée d'une statue colossale d'un chevalier casqué, à laquelle on accède par un escalier monumental de 73 marches, ou encore à l'ombre de cet Ossuaire de Douaumont, vaste nécropole dominée par une tour de 45 m de haut abritant le bourdon de la victoire et élevée à la mémoire de quatre cent mille soldats français tombés pour la défense de Verdun, ou, enfin, dans cette Tranchée des Baïonnettes, sinistre excavation où fut engloutie, corps et biens, une section entière d'infanterie.

Succédant à cette vision de cauchemar, Nancy déploie à notre intention des grâces sans pareilles et nous convie au spectacle chatoyant de ses monuments prestigieux qui témoignent, à l'envi, de la pérennité du bon goût et de l'équilibre français. Tout, ici, n'est qu'harmonie, enchantement comme en témoigne l'ordonnance exquise de cette Place Stanislas à l'aménagement de laquelle collaborèrent deux illustres enfants du terroir : Emmanuel Héré et Jean Lamour. On reste confondu devant ce chef-d'œuvre de finesse et d'élégance qu'aucune ride ne vient ternir et on ne

Le col de la Schlucht (1159 m d'altitude).

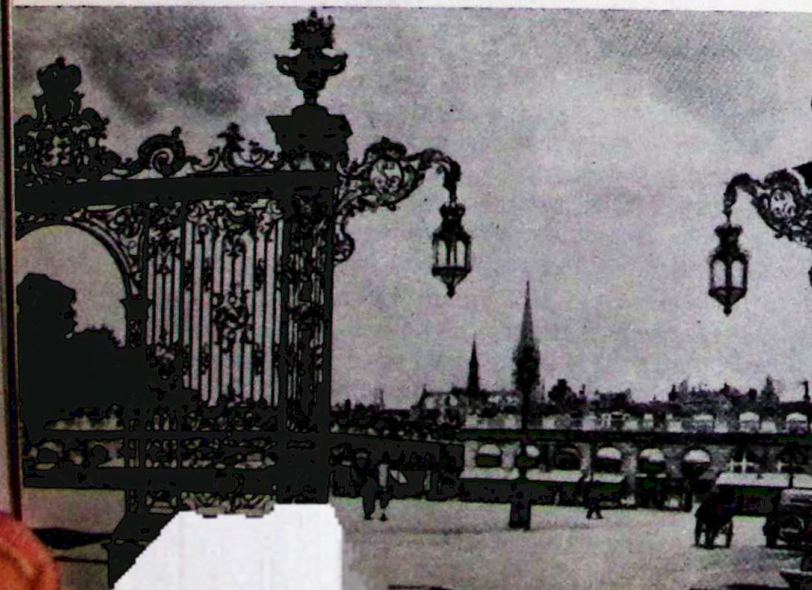


A RIQUEWIHR, perle du vignoble, la fontaine près du Dolder.
(D'après photo Arch. T.C.F.)

sait s'il faut admirer davantage la hardiesse de l'architecte qui réalisa cet ensemble d'une homogénéité quasi parfaite ou la virtuosité étourdissante de l'artiste qui créa ces grilles en fer forgé, rehaussé d'or d'une légèreté et d'une fantaisie inimitables. On voudrait prolonger cet état de grâce, ces instants divins, mais la route est longue et déjà d'autres merveilles nous appellent.

Saint-Dié nous happe, un instant, question de nous faire admirer sa cathédrale, construite en grès rouge

Le château de Haut-Koenigsbourg
sur un piton rocheux.



Place Stanislas à Nancy - Grilles Jean Lamour.
Photo : Bulloz.



Le Grand Ballon (point culminant des Hautes-Vosges - altitude 1424 m.)

de la région avec sa façade, de style classique, flanquée de deux tours du XVIII^e siècle.

Gérardmer, un des hauts lieux du tourisme dans les Vosges n'est pas loin et, avec lui, la nature reprend tous ses droits. Station estivale très fréquentée, centre recherché pour les sports d'hiver. Gérardmer doit sa grande renommée à la fois à son site magnifique, à son lac et à son cadre de montagnes tapissées de sapins. Son lac, splendide nappe d'eau longue de 2 km pour une largeur de 750 mètres, est le plus grand des Vosges. Par une région marquée d'une grâce subtile, presque éthérée, où s'enchâssent des montagnes aux allures débonnaires, nous gagnons, au-delà des lacs de Longemer et de Retournemer, par le col de la Schlucht (1.159 m d'altitude), la coquette villette de Munster, plantée dans un agréable bassin et qui nous invite à contempler son église protestante, édifiée en grès rouge tout en dégustant le célèbre fromage de la localité que les connaisseurs saupoudrent souvent de cumin.

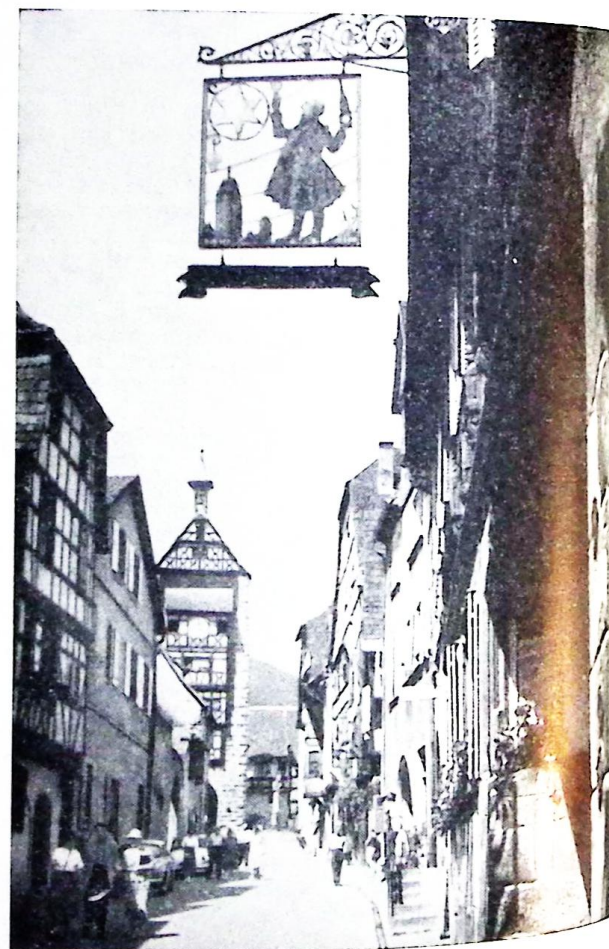
Et notre chassé-croisé se poursuit à rythme fou, vertigineux, enivrant. Par les Chaumes, hauts pâturages que la neige recouvre en hiver et que mouchètent, au printemps, des pensées alpestres et des touffes de myrtilles, royaume de la vie pastorale et



Et voici l'Alsace :
Le caractéristique
nid de Cigogne

et, à droite, ses
maisons pittoresques
aux loggias
excentriques...

paradis des marcaireries, fermes montagnardes et la fabrique un excellent fromage, nous gagnons la route du Vin pour faire halte à Turckheim, sise sur la rive gauche de la Fecht, au pied de gracieux coteaux produisant un vin très estimé, le Brand. Cette sémillante villette nous conte encore l'éclatante victoire qu'y remporta le 5 janvier 1675, l'illustre Turenne et qui devint l'Alsace de l'obédience allemande tandis que nous admirons cette Porte de France, construction massive du XIV^e siècle que surmonte un nid de cigognes et cet Hôtel des Deux-Clefs, ravissant logis alsacien que décore une élégante loggia aux poutrelles sculptées. Non loin, Riquewihr, perle du vignoble, séduit par son décor délicieusement archaïque qu'anime une vie intense, principalement, à l'époque des vendanges. Sa Porte Haute ou Dolder, élevée en 1291 et renforcée aux XV^e et XVI^e siècles, sa fontaine dénommée « Sinnbrunnen », sa Maison Dissler, avec ses pignons à volutes et sa loggia, superbe tranche d'architecture



en Renaissance rhénane (1610) et sa Maison Liebrich, avec ses galeries de bois à balustres (milieu du XVII^e siècle) ont gardé, intact, en dépit des ans, leur étrange pouvoir d'incantation. Bâtie dans un joli site, au débouché de la vallée de la Weiss dans la plaine d'Alsace, Kayzersberg, patrie d'Albert Schweitzer, prix Nobel de la Paix, ne dépare nullement dans cette prestigieuse galerie. Jouissant d'une renommée viticole nullement usurpée et dont les origines remontent au temps de Maximilien, la villette a gardé une église des XII^e et XV^e siècles où s'attarde le roman et un pont fortifié des XV^e et XVI^e siècles, percé de meurtrières et baignant dans un décor onirique.

Avec le Château de Haut-Kœnigsbourg, défiant de son piton rocheux, haut de 755 m, les lois de l'espace



La page de garde d'un album d'images d'Epinal.

et de l'équilibre, on confine à la fantasmagorie et l'on se surprend à méditer sur la fragilité de la condition humaine. Mais la verve débordante de notre cicerone nous conduit, à présent, par la route des Crêtes et le Grand Ballon (1.424 m), point culminant des Vosges d'où le panorama de toute beauté embrasse les Vosges méridionales, la Forêt Noire et, par temps clair, le Jura et la chaîne des Alpes, à Thann, tout auréolée du lustre que lui confère sa collégiale Saint-Thiébaud, pure merveille de style gothique flamboyant. On reste médusé, confondu, écrasé devant tant de beauté, tant de pureté, tant de plénitude et l'on se tait frappé par le superbe élancement de l'abside, la hardiesse du grand clocher, la splendeur inégalée des stalles ou encore la perfection des portails.

Rouffach, vieille ville bâtie à l'abri de ses coteaux envahis par la vigne, Rouffach, patrie du maréchal Lefebvre, dont l'épouse, la célèbre Madame Sans-Gêne défraya la chronique tant par ses allures roturières que par la verve de son langage, déroule

La maison de Jeanne d'Arc (1412-1431) à Domremy.
(Atlas historique et culturel de l'Europe.)

Photo : Giraudon.



son existence bucolique autour du prestigieux foyer spirituel que constitue l'église Notre-Dame-de-l'Assomption (XI^e au XIV^e siècle) qui, tant par la noblesse de son port que par la richesse de son ornementation, atteste de l'extraordinaire degré de virtuosité atteint par nos constructeurs romans et gothiques.

Et notre éblouissant kaléidoscope de formes et de couleurs se poursuit grisant, ensorcelant. Tour à tour défilent, rivalisant de charme et de séduction, Eguisheim, vieux bourg qui vit naître le Pape Léon IX et dont les rues ridées, surannées aux pittoresques maisons à oriels et à pans de bois, distillent encore leur suave et pénétrant parfum d'autrefois, Colmar, chef-lieu du département du Haut-Rhin, aux confins des Vosges et de la plantureuse plaine d'Alsace, qui, au cœur du XX^e siècle, voué au culte souverain d'une industrialisation à outrance, a su préserver, avec ses maisons à colombage, ses balcons de bois artistiquement ouvragés, ses loggias excentriques et ses gracieuses tourelles en encorbellement, un climat spécifiquement alsacien, à l'image du passé, Remiremont, au site enchanteur, dont la Grande-Rue s'adonne de maisons à arcades fleuries, Epinal, sa Colonne de Pinou, surmontée d'une agreste reproduction en bronze de la ravissante statue de l'Enfant à l'épine, dont l'original se trouve au Musée du Vatican, et surtout sa célèbre imagerie populaire, créée par Jean-Charles Pellerin (1756-1836), qui puisa son inspiration aussi bien dans l'hagiographie et l'histoire que dans les thèmes d'inspiration médiévale ou romanesque, Domremy-la-Pucelle où plane encore l'ombre tutélaire de Jeanne d'Arc, cette âme cristalline, séraphique mais combien enthousiaste et passionnée qui clame toujours sa foi inébranlable et indéfectible dans la bonté des hommes et le triomphe de l'amour et, enfin, Saint-Mihiel, souvent appelée la Florence de la Lorraine où œuvrèrent au XVI^e siècle, avec autant de talent que de bonheur, Ligier Richier et sa fameuse école sammielloise.

Et c'est sur cette vision ineffable, d'une exquise fraîcheur que s'achève ce pèlerinage d'une qualité tout à fait exceptionnelle dans le vaste champ d'enseignement que la pensée et le génie humains ont patiemment façonné au fil des temps.

Y. B.

SAINTE GERTRUDE

Patronne de Nivelles
et d'Etterbeek

NIVELLES-ETTERBEEK... Non, il ne s'agit pas ici d'un marathon quelconque, mais d'un point commun qui mérite d'être connu par nos lecteurs toujours avides de connaissances nouvelles.

Ce point commun d'aucuns le citeront bien vite : Sainte Gertrude, vénérée dans les deux localités. Qui était-elle ? Quel rôle joua-t-elle dans notre Histoire ?

Née en 626 (1) au palais de Landen, fille de Pépin I^{er} (dit de Landen), premier duc d'Austrasie et maire du palais sous Clotaire II et Dagobert I^{er}, et de Iduberge (sainte Itte ou Itte ou Ittre), princesse d'Aquitaine, sœur de saint Modoalde, archevêque de Trèves.

Le roi Dagobert visita régulièrement Pépin de Landen et avait remarqué les grandes qualités et vertus de Gertrude. Aussi celui-ci aurait vu d'un bon œil qu'un des seigneurs de sa suite, jeune prince de haute naissance et de belle stature s'alliât à la famille de Landen. Ce jeune seigneur s'en trouva immédiatement troublé et en devint éperdument amoureux.

Pépin ne s'opposa nullement à ce mariage éventuel, mais avant de se prononcer voulut tout de même avoir l'avis de la première intéressée. Celle-ci répondit avec autant de douceur que de fermeté à Dagobert qui, en présence de toute la cour, vantait les avantages du prétendant :

« Seigneur-roi, si les biens de la terre avaient quelque ressemblance avec ceux du Ciel, j'aurais des raisons de suivre les conseils de Votre Majesté ; mais puisque les mariages, les perfections, les richesses de cette terre ne sont que de la fumée auprès de ceux du Ciel, je vous prie, très sage Prince, de me pardonner si je refuse de satisfaire à votre demande. Veuillez considérer que, ayant déjà choisi un fiancé, je ne puis accorder mon amour à aucun autre. Vous me dites que celui qui me demande en mariage est un beau jeune homme. Prenons que cela soit ainsi. Cependant, cette beauté n'est pas stable, puisqu'un accident ou une maladie peut la lui enlever. Il est riche, dites-vous, mais vous ne dites pas qu'il peut devenir pauvre, comme beaucoup de plus grands et de plus puissants que lui le sont devenus. Vous me faites également valoir la noblesse de sa maison. Je ne la nie pas. Cependant, je dois vous dire qu'il y en a encore de plus nobles que lui et que le pur éclat de la noblesse de ce monde n'est jamais tellement grand qu'il ne puisse être terni ou anéanti. Remarquons cela, j'ai choisi pour fiancé Celui qui par sa beauté embellit chaque créature, Celui qui, pour richesse, possède le Ciel et la Terre et qui, pour sa noblesse d'une éternelle génération, possède des anges comme courtisans et tient toute chose sous sa

puissance divine. Cessez donc, grand Roi, de me faire entrevoir quelque beauté, quelque richesse et jouissance, alors que le Ciel me réserve une si grande satisfaction et un tel bien-être, et ne parlez plus d'un mariage temporel, puisque depuis longtemps j'ai décidé de m'unir au divin Fiancé, qui donne à notre âme l'immortalité » (2).

Pépin de Landen, par cette union, désirant agrandir la puissance de sa maison, voulut cependant passer outre la volonté de sa fille et prit la résolution d'accorder la main de celle-ci au jeune prince.

Gertrude implora sa mère pour l'aider à conserver une pureté qu'elle avait consacrée au Seigneur. La princesse Itta, pendant un certain temps, cacha sa fille au château espérant fléchir la volonté de son mari. Mais dans l'impossibilité de voir rompre ce projet de mariage, elle conseilla à sa fille de s'enfuir.

C'est en Franconie, qu'accompagnée de quelques jeunes filles de la noblesse, d'un prêtre nommé Athalonge et du diacre Bernard, elle se réfugia.

Après la mort du prétendant, suivie de celle de Pépin en 646, saint Amand vint à la cour d'Iduberge (ou Idelberghe) où celle-ci et sa fille passèrent des journées entières dans la pratique de la dévotion.

Les envieux ne manquèrent pas de rôder autour des biens de la veuve de Pépin avec l'espoir d'en devenir propriétaires en épousant soit la mère, soit la fille.

Pour détourner les soupirants, elles résolurent de se faire couper leurs longues et belles chevelures (3). Du coup tous les prétendants se retirèrent.

Vers 647-650, Itta fonda le monastère de Nivelles où elle se retira. Gertrude, sa seconde fille, l'y suivit et devint première abbesse (4).

C'est vers la même époque qu'arrivèrent à Nivelles saint Amand et plus tard l'évêque Foilan et des moines irlandais.

Itta mourut en 652 et sainte Gertrude gouverna seule, jusqu'à son trépas à l'âge de 33 ans (659). Ce fut elle qui découvrit les restes de saint Feuillien et de ses trois compagnons assassinés dans la Forêt de Sonex (Rœulx).

*
* *

JUSQU'EN 1905, la paroisse de Sainte-Gertrude à ETTERBEEK, régissait en somme, toute seule, le territoire d'Etterbeek. Les registres de baptême, de naissance, de mariage, de décès, étaient conservés à l'église ou au presbytère. Ces documents ont été transférés aux archives du Royaume.

D'autre part, on n'ignore pas que la paroisse de Sainte-Gertrude dépendait, jusqu'à la Révolution française, de la célèbre abbaye de NIVELLES. La paroisse payait une redevance. Cette dépendance fut la cause de conflits répétés. Les liens entre Etterbeek et l'Abbaye de Nivelles ont laissé chez nous des souvenirs plus durables et d'un caractère plus élevé.

L'église Sainte-Gertrude conserve encore une splendide statue en bois sculpté de la sainte dont elle porte le nom. Elle date de la fin du 15^e siècle et son histoire n'est pas bien connue et n'a pourtant pas été sans heurts et dangers. Nous devons à la bienveillance du curé actuel, M. l'Abbé Van den Broeck, la dernière anecdote relative à cette œuvre.



Sainte Gertrude d'Etterbeek.
Ecole Brabançonne (1495).

En 1935, des scouts obtinrent l'autorisation de choisir une des statues qui se trouvaient en souffrance dans un grenier de l'église. Une statue polychrome se trouvait à leur portée, ils l'emportèrent pour l'exposer, en plein air, à la façade de leur local. En 1940, un des chefs scouts — Armand Godfrin, mort en déportation à 24 ans — eut son attention attirée par la finesse des lignes de la statue. Suivant à l'époque les cours d'art et d'histoire aux Musées du Cinquantenaire, il fit part de ses constatations et de son intérêt à son professeur, le comte de Borchgrave d'Altena qui examina l'œuvre et émit l'hypothèse qu'elle provenait de l'Ecole de sculpture brabançonne du XV^e siècle. Pour être fixé à ce sujet, il fallait retrouver à la base du socle le signe distinctif de cette école : un maillet sculpté.

Après avoir été mise à l'abri pendant la guerre, la statue fut confiée au laboratoire des Musées du Cinquantenaire. On y procéda à l'enlèvement des trois couches de couleur qui la défiguraient totalement et on eut l'immense satisfaction de voir apparaître le maillet sculpté de l'Ecole Brabançonne. Le comte de Borchgrave d'Altena déclara qu'on se trouvait en présence de la plus remarquable statue de sainte Gertrude créée en Brabant et d'une des plus belles œuvres sculptées que l'on puisse admirer à Bruxelles.

En 1946, elle fut exposée à Nivelles à l'occasion du 9^{me} centenaire de la Collégiale ; en 1953, on la vit à la Grand'Place de Bruxelles dans le cadre de « Bruxelles au XV^e siècle » ; en 1959, à l'abbaye de Sainte-Gertrude à Louvain et, en 1961, à Détroit et à Washington à l'occasion d'une exposition d'art brabançon au XV^e siècle.

Il est à comprendre qu'elle est la gloire de la paroisse et, dans le cadre brabançon, le fait méritait d'être signalé.

*
* *

A Nivelles, les abbesses régnèrent depuis 652 jusqu'en 1797, année au cours de laquelle la dernière abbesse fut dépossédée par la Révolution française. L'histoire de la Cité est étroitement liée à celle de l'abbaye qui vaut le dérangement, ainsi que le sous-sol archéologique unique en Belgique.

C. DERIE du BRUNCQUEZ,
Secr. de Comité Scolaire Honoraire
de la ville de Bruxelles.

- (1) Certains situent cette naissance en 631.
- (2) Generale Legende der Heylighen — H. Verdussen, Anvers, MDCXXIX.
- (3) A l'époque, une longue chevelure était l'emblème et l'apanage exclusif de la haute noblesse. Pépin le Bref, lorsqu'il relégua le dernier roi fainéant dans un cloître de Saint-Omer, fit couper les cheveux à celui-ci, ce qui l'écarta à jamais du trône.
- (4) Sa fille aînée Begge (622-698) fonda un monastère à Andenne (Béguines). Elle fut également canonisée.

CALENDRIER TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE

MAI

- 1 **DANS TOUT LE PAYS** : Fête du travail — Cortège et festivités.

BRUXELLES : Office provincial des Artisans et Industries d'art du Brabant, 6, rue St-Jean. Exposition : « Gravures sur métaux » (jusqu'au 9 mai).

BRUXELLES : Palais du Centenaire, Heyssel : 37^e Foire internationale. Jusqu'au 11 mai.

MONTAIGU : Pèlerinage à Notre-Dame (du 1^{er} mai au 8 novembre).

WATERMAEL-BOITSFORT : Féerie lumineuse à l'occasion de la floraison des Cerisiers du Japon.

Jusqu'aux environs du 10 mai.

- 3 **MARBAIS** : Procession religieuse et folklorique de la Sainte-Croix (départ à 4 h du matin).

La procession se rend à Villers-la-Ville, où une messe est dite pour la foule des pèlerins qui ont chanté pendant des heures précédés d'une cavalcade de chevaux et d'un groupe de tambourinaires.

GRAND-BIGARD : Procession des reliques de Sainte Wivine.

Après la messe solennelle se déroule la procession dans laquelle les reliques de sainte Wivine sont portées avec dévotion. Sainte Wivine est très vénérée. Elle est invoquée comme patronne spéciale contre les maux de gorge et des yeux, la pleurésie, les tumeurs, la grippe et les maladies du bétail.

NIVELLES : Fêtes communales du printemps, qui se déroulent aussi le 7 mai, jour de l'Ascension et le dimanche 10 mai.

LOUVAIN. Eglise St-Pierre : Concert de carillon par R. Van Steenwegen.

Tous les dimanches de 12 h 30 à 13 h 30 et tous les jeudis de 19 h 30 à 20 h 30.

- 7 **DANS TOUT LE PAYS** : Célébration de Rerum Novarum.

NIVELLES : Braderie.

- 9 **JETTE** (Hôtel Communal) : Exposition de peinture, sculpture et photog. Haulot. Jusqu'au 24 mai.

- 10 **BRUXELLES** : En l'église Notre-Dame du Sablon à 10 h, messe des Roys du Grand Serment Royal et de Saint-Georges des Arbalétriers de Bruxelles.

VILLERS-LA-VILLE : Procession renommée à Notre-Dame des Affigés.

Elle se déroule vers 10 h 30. Notre Dame est priée pour tous les maux. D'innombrables ex-voto ont marqué au cours des siècles la reconnaissance des malades; ils étaient autrefois dans la belle église où l'on peut admirer le « Retable de la Mort de la Vierge ».

SAINT-JOB (Uccle) : Procession de St-Job.

Sortie après la grand-messe de 10 heures. L'église contient un superbe tableau de Crayer, représentant « La Tentation de Saint-Job ». Le Saint est invoqué contre la mélancolie, les blessures mais surtout contre les ulcères.

- 15 **NIVELLES** (Hôtel de Ville) : Exposition œuvres artistes nivellois (Cercle Culturel). Jusqu'au 25 mai.

- 17 **HAL** : Cortège historique de Notre-Dame de Hal et Foire de Pentecôte.

GRIMBERGEN : Procession de St-Servais. Elle se déroule vers 11 h 30, après la grand-messe.

INCOURT : Pèlerinage annuel à la chapelle Ste-Raguenule.

Raguenule refusa le mariage que ses parents voulaient lui imposer et s'enfuit dans la forêt où elle mourut dans des circonstances mystérieuses, en 650. Une fontaine aurait surgi à l'endroit de sa mort. On s'y rend en procession dans le courant de l'après-midi. Le curé bénit l'eau au contact des reliques de Raguenule et les pèlerins en puisent pour combattre les maladies fiévreuses et d'hydropisie.

- 18 **LEAU**. Procession et pèlerinage en l'honneur de saint Laurent.

OPHAIN (Bois-Seigneur-Isaac) : Pèlerinage au Saint-Sang de miracle.

Après la grand-messe de 10 heures, La manifestation dure toute la journée. La tradition nous rapporte qu'en l'an de grâce 1405, pendant que Pierre Oost, curé de Haut-Ittre, célébrait la messe, l'hostie se mit à saigner sur le corporal lequel est demeuré depuis objet de vénération pour les fidèles. On l'invoque pour la guérison de l'hémorragie ou saignements plus bénins. Le reliquaire qui contient le corporal est une belle pièce d'orfèvrerie datant de 1550.

- 22 **NIVELLES** (Collégiale) : Concert spirituel R.T.B.

- 23 **SCHAERBEEK** (Dailly) : Bals populaires. Jusqu'au 30.

- 24 **SAINTES** : Procession avec le char transportant la châsse de Sainte-Renelde. Escorte de cavaliers.

Cette procession folklorique à laquelle participent un très grand nombre de cavaliers, entourant les reliques, se met en route dès 7 heures du matin pour parcourir les communes avoisinantes de Bierghes, Quenast, Rebecq et Petit-Enghien. Cette grande fête populaire qui attire un public fort nombreux débute le samedi à 20 h lorsque la Fanfare communale et royale Ste-Cécile et la clique des tambours rehaussent l'éclat de la mise en char de la châsse de Ste-Renelde. A Saintes, existe le puits Sainte-Renelde où les pèlerins viennent puiser de l'eau qui aurait des vertus ophtalmiques.

OPHAIN (Bois-Seigneur-Isaac) : Procession en l'honneur de N.-D. des Belles Pierres.

Notre-Dame des Belles Pierres, coquet édifice perdu dans la campagne, possède une jolie statue de la vierge, du XVI^e siècle, considérée comme miraculeuse.

- 28 **BRUXELLES** : Fête de la Vierge. Une messe en plein air est célébrée à la Grand-Place à 20 h 30. Elle est suivie d'une procession aux flambeaux qui remonte vers la cathédrale Saint-Michel.

L'armée collabore à cette manifestation.

- 29 **BRUXELLES** : 500^e anniversaire de la convocation par Philippe le Bon des Etats-Généraux des anciens Pays-Bas.

Un cortège se formera au Palais d'Egmont et descendra vers la Grand-Place où la joute dite « de la dame inconnue » que Philippe le Bon organisa au printemps de l'an 1464 sera reconstituée (20 h 30).

- 31 **IXELLES** : Sortie-collecte carnavalesque organisée par le Cercle Royal Philanthropique « L'Elan ».

SCHAERBEEK : Tir du « Roy » de la « Gilde St-Sébastien ».

Les membres de cette gilde qui compte 365 ans d'existence participent, le matin à la Procession de St-Servais. Habillés de noir, coiffés du haut de forme, portant cravate et gants blancs, ils ouvrent le cortège. L'après-midi à 14 h 30, au Parc Josaphat, se déroule le concours annuel du tir au « Roy ». La coutume veut — et elle est respectée — que le vainqueur paye à boire aux membres, à la porte d'entrée de trois cafés.

BRUXELLES : Eglise des Minimes. Procession en l'honneur de N.-D. de Lorette à la fin de la grand-messe (11 heures).

JUIN

- 2 **BRUXELLES** (Palais des Beaux-Arts) : Concours musical international de piano, Reine Elisabeth. Jusqu'au 12 juin.

- 4 **LOUVAIN** (Eglise St-Pierre) : Concert de carillon par R. Van Steenwegen. Tous les jeudis du mois de 19 h 30 à 20 h 30 et les dimanches de 12 h 30 à 13 h 30.

- 7 **LOUVAIN** (Grand-Place) : Plantation du Meyboom, à 15 heures.

FOREST-BRUXELLES : Festival de fanfares. Hôtel communal et ses abords.

BRUXELLES : « Par Monts et par Vaux ».

Les Chevaliers de la Route organisent leur 10^e rallye touristique, sous le patronage de la Fédération Touristique du Brabant avec comme thème « Par Monts et par Vaux ». Kilométrage : 100 km. Participation aux frais 125 F assurance comprise. Pour tous renseignements : Téléphoner au 21.84.67 ou écrire Chevaliers de la Route, 12, avenue Joseph Baek, Bruxelles 8. Signalons, à toutes fins utiles, qu'il ne s'agit pas d'un rallye de vitesse, ni d'adresse, ni de régularité; il est à la portée de tous.

- 14 **ZAVENTEM** : Cortège folklorique.

Départ vers 14 h 30 aux Etangs de Zaventem.

- 21 **AARSCHOT** : Grande cavalcade d'été avec la participation de groupes belges et étrangers. Départ 14 heures.

BAISY-THY : Fête populaire du Dernier Patard.

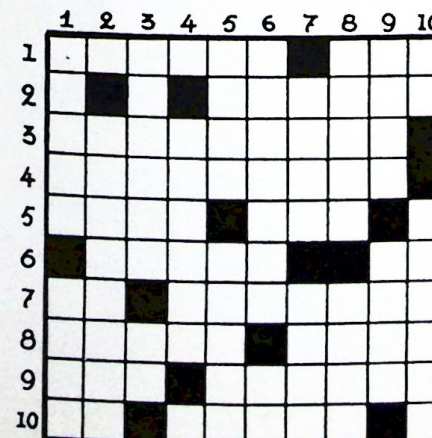
On peut aller admirer le superbe tilleul : l'arbre Sainte-Anne qui mesure cinq mètres de circonférence.

NOS MOTS CROISÉS

PROBLEME N° 51

HORIZONTALEMENT :

1. Village du Brabant où l'on peut voir, outre la Tour des Pucelles et le Château d'Orange, la maison d'Ernest Claes. Base.



2. Moulin brabançon qui servit d'observatoire à Napoléon, en juin 1815.
3. Village du Brabant, non loin de Waterloo.
4. Ils ont donné leur nom à une « Tour » de Corbais, appelée aussi « Tour Griffon ».
5. Petit hameau situé au nord-ouest de Saintes. Article.
6. Ville de l'ancienne Egypte. Particule.
7. Phonétiquement : en quantité suffisante. Village brabançon entouré de bruyères, très fréquenté durant la belle saison.
8. Animal. Rivière brabançonne qui prend sa source aux environs de Grand Manil, aux confins de notre province et du Namurois.
9. Possessif. Missionnaire brabançon natif de Tremelo.
10. Conjonction. Nom flamand de Jauche.

VERTICALEMENT :

1. Village voisin d'Hofstade. Partie d'une pièce.
2. Vieille ville brabançonne où subsistent encore des vestiges de remparts du XIII^e siècle.
3. Village brabançon où le Train et son petit affluent le Piar ont leur source. Préfixe.

SOLUTION

DU
N° 50

1	S	R	E	D	E	R	O	D	E
2	L	O	B	E	T		P	I	R
3	A	S		S	O	L	V	A	
4	N	I	L		I	E	X	L	
5	P	E	O		L	O	L	O	
6	E	R	I	C	E		P	O	E
7	N	E		A	R		C	L	
8	S		S			P	I	C	E
9	O		S	E		R	A	L	A
10	P	I	E	T	R	E	B	A	I

Pierre LAURENT.



L'Art Floral en Brabant

M. Cantillon, député permanent, président des institutions horticoles provinciales, a prononcé, en présence de nombreuses personnalités, l'allocution d'ouverture de l'exposition d'art floral qui s'est tenue du 9 au 18 avril, dans les locaux de l'Office provincial des artisanats et industries d'art du Brabant, rue Saint-Jean.

La Fédération des Fleuristes de Belgique, l'Office national des débouchés agricoles et horticoles, le Domaine d'Huizingen, la Halle aux Producteurs du Brabant et différentes écoles provinciales avaient œuvré avec enthousiasme pour obtenir une présentation qui fut un enchantement pour les yeux, doublé d'un plaisir délicat de l'odorat, dans un décor réalisé avec un sens esthétique parfait.

Les photos que nous publions de cette magnifique exposition ne suffisent-elles pas à justifier l'appellation d'art revendiquée par les fleuristes ?

Photos : Het Laatste Nieuws.